



Les cahiers de
PROSPECTIVE
Jeunesse

Numéro d'agrégation : P405048
Bureau de dépôt – 1050 Bruxelles 5

Cahiers – Volume 13 – n° 3 – 3^e trimestre 08

Cahier numéro 48

L'amour : risque et ressource

L'intime comme lieu
de tous les dangers

Construire du lien dans
une société individualiste

Des philtres d'amour au viagra,
les produits au secours des amoureux

Le sexe est-il une addiction ?

Plaisirs d'Amour
Un projet du CAL Namur

Rédacteur en Chef

Etienne CLEDA

Mise en page

MEDIA
animation
communication | Education

Comité d'Accompagnement

- Marie ABSIL, Chargée de projets, Fedito bruxelloise.
- Philippe BASTIN, Directeur d'Infor-Drogues, Bruxelles.
- Line BEAUCHESNE, Professeure agrégée, Université d'Ottawa, Canada.
- Marc BUDO, Enseignant.
- Alain CHERBONNIER, Philologue, Licencié en Education pour la Santé, Question Santé asbl.
- Ariane CLOSE, Responsable de Projets, Modus Vivendi.
- Martine DAL, Prospective Jeunesse.
- Gérard DAVID, Formateur, Nadja, Liège.
- Christel DEPIERREUX, Responsable de la Collection Education pour la Santé de la Médiathèque de la Communauté Française de Belgique.
- Damien FAVRESSE, Sociologue, ULB-PROMES.
- Manu GONALVES, Assistant social, Coordinateur du Centre de Guidance d'Ixelles.
- Damien KAUFFMAN, Prospective Jeunesse.
- Pascale JAMOULLE, Anthropologue au LAAP/UCL et au CSM Le Méridien, Bruxelles.
- Patricia PIRON, Attachée à la Direction Promotion Santé, Ministère de la Communauté française.
- Micheline ROELANDT, Psychiatre.
- Gustave STOOP.
- Jacques VAN RUSSELT, Coordinateur Alfa, Liège, Président de la Fedito wallonne.

Couverture : Etienne SCHREDER

Dessins : Jacques VAN RUSSELT

Impression : NUANCE 4, Naninne

Editeur responsable :

Jean-Guillaume GOETHALS

N° ISSN : 1370-6306



Les articles publiés reflètent les opinions de leur(s) auteur(s) mais pas nécessairement celles des responsables des «Cahiers de Prospective Jeunesse».

Ces articles peuvent être reproduits moyennant la citation des sources et l'envoi d'un exemplaire à la rédaction.

Ni Prospective Jeunesse asbl, ni aucune personne agissant au nom de celle-ci n'est responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations reprises dans cette publication.

Publication trimestrielle

Abonnement annuel (Frais d'envoi compris)

	Belgique	Autres pays
Institution	24 €	28 €
Personnel	20 €	24 €
Etudiant	15 €	20 €

Prix au numéro: 7 €

Numéro de compte bancaire : **210-0509908-31**



Prospective Jeunesse asbl

144 chaussée d'Ixelles - 1050 Bruxelles

Tél: 02/512.17.66 - Fax: 02/513.24.02

E-mail : cahiers@prospective-jeunesse.be

Site Internet : <http://www.prospective-jeunesse.be>



Avec le soutien de la Communauté Wallonie-Bruxelles
(Communauté française de Belgique),
de la Loterie nationale et de la Commission communautaire
française de la région de Bruxelles-Capitale.



L'AMOUR, UN ENJEU AU CŒUR DU SOCIAL

Parfois l'amour grise, porte et permet de transporter des montagnes ; de traverser des épreuves aussi. D'autres fois, il fait perdre toute notion de la réalité et conduit à faire des choix, à s'engouffrer dans des chemins dangereux. La rupture, l'absence d'amour ou l'impossibilité de construire des relations amoureuses peut être source de telles souffrances qu'elles amènent à chercher soulagement ou refuge à n'importe quel prix.

La dépendance amoureuse et les sexualités compulsives font depuis longtemps parties du champ d'investigations des spécialistes des addictions. Pourtant c'est le caractère ambivalent de l'amour qui a suscité l'initiative du dossier qui compose ce numéro des Cahiers de Prospective Jeunesse.

En effet, lorsque se pose la question de ce qui fait prévention, deux stratégies complémentaires émergent. La première consiste à limiter, éliminer les sources de dangers, les risques. La seconde vise à renforcer les ressources des personnes de manière à ce que, confrontées à une situation difficile, elles fassent les choix les meilleurs considérant leurs besoins, leurs valeurs, leur contexte de vie.

Dans le domaine affectif et sexuel, le défi vient de la superposition des deux aspects. Alain Cherbonnier nous montre, par exemple, comment l'évolution de l'éducation affective et sexuelle au cours des cinquante dernières années a donné de plus en plus de place à une limitation des risques. L'apparition du SIDA dans les années 80, les scandales pédophiles des années 90 et désormais l'explosion d'Internet et son lot d'images pornographiques ont déteint de manière décisive sur ses pratiques. Pourtant, nous dit-il, « *il faudrait penser autrement qu'en termes de prévention et de risque : en termes de sens, c'est-à-dire en termes éthiques... Mais notre société est-elle encore capable de se poser des questions collectives autrement qu'en termes de gestion, d'efficacité et de profit ?* »

Pascale Jamouille et Didier Robin placent d'emblée leur propos au niveau sociétal. Leurs pratiques de terrains très différents les conduisent à interroger le modèle hyperconcurrentiel et individualiste qui est proposé à nos contemporains, qui s'impose et marque leur capacité à nouer et dénouer des relations amoureuses. Le surinvestissement du corps, les rapports de domination/soumission, la marchandisation des relations, les situations d'inhumanité dans lesquelles les plus fragiles sont plongés, la multiplication des personnes souffrant de délire sont autant de traits de notre société qui transparaissent de l'exploration de l'intime entamée par la première. Elle est rejointe par le second lorsqu'il montre que les processus d'attachement et de détachement qui, s'ils constituent un invariant de l'humanité, sont fragilisés par l'idéologie d'une liberté exacerbée. Selon lui, « *la force créatrice du lien repose sur une sorte de trépied. Etre en lien avec l'autre, l'aimer et être aimé par lui ne peut suffire. Il faut aussi, comme en amont, pouvoir s'appuyer sur une base de sécurité narcissique et, comme en aval, être relié plus largement à l'humanité par le biais de symboles et d'idéaux.* »

Si l'amour est fait de sexe et d'(inter)dépendance, il interroge aussi notre capacité à construire des liens, ces fils qui nous relient aux autres et nous rendent plus forts pour être au monde.

Etienne Cléda
Rédacteur en chef

L'INTIME, LIEU DE TOUS LES DANGERS

Interview de Pascale Jamouille réalisé par Etienne Cléda¹

Pascale Jamouille, anthropologue au Centre de Santé Mentale « Le Méridien », à Bruxelles, et au Laboratoire d'Anthropologie Prospective de l'UCL, enquête dans les quartiers populaires. Elle parle de la vie des gens : ce qu'ils voient, ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent et pourquoi. Connue pour ses précédents travaux sur les usages de drogues en rue et la place des pères dans les cités sociales², elle s'est attaquée à trois nouveaux terrains : le milieu de la prostitution, le monde de la rue et le « cocon turc » de Saint-Josse. Partie de la question des rapports de genres, la chercheuse a vu surgir celle de l'intime qui, finalement, s'est imposée. Notre entretien avec elle porte sur son prochain ouvrage : « Amours, corps et solitudes. La fragilisation de l'intime aux marges urbaines ». ³

Mots-clés

- Amour
- Intime
- Sexualité
- Précarisation
- Marchandisation du corps
- Prostitution
- Monde de la rue

1 Avec l'aide de Maria Drappa pour la transcription.

2 JAMOUILLE, P., *Drogues de rue. Récits et styles de vie, Bruxelles, 2000, La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques, Bruxelles, 2002, et Des hommes sur le fil : La construction de l'identité masculine en milieux précaires, Paris, 2005.*

3 Il paraîtra en janvier 2009 aux éditions La Découverte.

Comment passe-t-on de la question du genre à celle de l'intime ?

Au début de mon travail de terrain actuel, je souhaitais explorer le rapport homme/femmes aux marges : comment la précarisation peut créer des souffrances de genre. Puis je me suis rendu compte que plutôt que de parler de rapport de genre, mes interlocuteurs me parlaient de leur intimité, de leur vie privée. L'intime englobe à la fois le rapport à l'autre sexe, et donc les liens affectifs émotionnels, ainsi que les rapports au corps et à la solitude. Je rencontrais des gens qui avaient un rapport plein d'angoisses tant à la solitude qu'à l'intime. Ils étaient fragilisés dans le lien à l'autre, particulièrement en difficulté pour nouer ce lien et aussi parfois pour s'en défaire.

Finalement, dans les trois milieux sociaux avec lesquels j'ai travaillé, l'intimité est atteinte. La question de la

marchandisation du corps traverse le milieu de la prostitution. Dans le monde de la rue, l'intimité est particulièrement difficile à vivre. Dans le cocon turc, les liens de l'intimité peuvent être mis à mal par les conflits de normes de genre, entre la tradition et la modernité.

La précarisation des liens, la rupture des transmissions entre les générations et un surinvestissement du corps semblent être des fils qui relient ces terrains. Que nous apprennent-ils d'une fragilisation de l'intime ?

Les trois terrains que j'ai explorés témoignent d'une fragilisation contemporaine de l'intime aux marges. Ca ne veut pas dire que l'intime n'est pas fragilisé au centre, mais que cela se voit plus aux marges, et c'est là que j'ai travaillé.

Un premier grand processus qui ébranle l'intimité tient en la **précarisation des**

liens au sens large. Les liens de familles, les liens des couples, les liens aux enfants deviennent de plus en plus éphémères. Avec les transformations des parentalités contemporaines, avec la grande précarisation qui provoque de nombreux déplacements de populations. Nous nous trouvons dans une situation où beaucoup de gens ne peuvent pas nouer des liens stables sur le long terme. Ils ont souffert de ruptures de lieux et de ruptures de liens. Pour eux, l'intime est devenu le lieu de tous les dangers.

Une deuxième fragilisation vient des **ruptures de transmission**. Il y a ici, à Bruxelles, des populations qui transmettent peu. Parfois parce qu'elles sont venues d'ailleurs, et que leur souhait était que les enfants s'adaptent à la vie d'ici. Il fallait parler le moins possible de la culture d'origine, du passé, et de ce qui maintenait les gens ensemble.

Parfois rien n'a été transmis parce qu'il y a eu des ruptures familiales. Ceci concerne autant les populations d'origine étrangère que la population belge. Des familles ont éclaté, se sont recomposées, parfois un espace de transmission a été perdu.

C'est sur ce terrain que s'inscrit un autre grand fil qui traverse beaucoup d'histoires, celui de la **marchandisation du corps**.

Sans repère, les enfants les plus fragiles se construisent une idée du bonheur à travers les médias. A ce propos, j'aime beaucoup les livres de Gilles Lipovetsky⁴ et de Joseph Tonda⁵. Le premier pour l'Europe, le second en Afrique traitent de la violence des modèles contemporains du corps. Le bonheur contemporain, tel qu'il est proposé par l'imaginaire médiatique et absorbé par les enfants, met le corps au cœur de la construction de l'identité. Or le corps est périssable et les idéaux présentés sont très peu atteignables par la plu-

part des gens. Cet imaginaire du corps est, en cela, extrêmement violent. Les enfants qui n'ont pas de contre modèles incorporent cette manière de penser.

Des parents sont venus de loin pour ce bonheur moderne. Ils se sont mis en rupture par rapport à des mondes villageois et voient dans le corps urbain de leurs enfants de quoi montrer ce bonheur aux autres. Pour exprimer à leurs enfants leur amour, ils leur donnent accès aux biens de consommation. En miroir, c'est comme ça que les adolescents expriment l'amour à autrui. Ainsi émerge, dans cette jeunesse, une tendance à financer les liens affectifs et sexuels. Celui qui finance le lien va maîtriser le lien et va pouvoir se protéger de l'abandon. Il s'agit de formes de marchandisation du lien à l'autre et de marchandisation du corps, qui mènent à des catastrophes dans des vies privées. Il y a là un risque de basculement dans des formes de prostitution, de violence sexuelle, affective, conjugale.

D'autre part, tout en affirmant que le corps construit l'identité, ce discours propose des objets de consommation comme stabilisateurs émotionnels. En cela il construit des leurres. Quand le corps ne suit plus, un sentiment d'invalidation sociale touche les personnes. Si tu n'as plus ce corps idéalisé par les médias, si ta vie ne correspond plus à l'image du bonheur qu'ils proposent, tu n'existes plus, tu es « out ». Ainsi se développe les recours massifs à la chirurgie plastique, la gastroplastie, par exemple. Toutes les solutions sont mise en œuvre pour tenter de reprendre maîtrise de ce bonheur et donc de ce corps qui commence à s'échapper.

Les recours à des drogues, la boulimie/anorexie, et autres mises en vertige du corps sont autant de symptômes des paradoxes de notre modèle culturel. Finalement, en construisant sa valeur imaginaire en fonction de modèles mar-

Service de Santé
Mentale « Le Méridien »

Rue du Méridien, 68
1210 St-Josse
02 218 56 08
meridien@apsy.ucl.ac.be

Le Méridien est un service de santé mentale agréé, accessible à toutes personnes en difficulté quels que soient leur âge, leur statut social et leur nationalité. L'équipe du Méridien développe ses **activités** dans trois directions : l'**action clinique**, l'**action communautaire** et la **recherche**. Notre équipe pluridisciplinaire offre un **lieu d'écoute et d'intervention** qui tient compte des dimensions sociales, psychologiques, culturelles et administratives de chaque situation rencontrée.

4 LIPOVETSKY, G., *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, 2006.

5 TONDA, J., *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*, Paris, Karthala, 2005.

chands, de modèles publicitaires, des modèles du corps, l'individu se retrouve plongé dans la solitude. C'est un modèle hyperconcurrentiel. Ainsi, dans la cour de récréation, on observe une compétition entre les enfants par rapport à l'esthétique et la possession d'objets ; ce qui se perpétue dans les tracés de vie. Voilà comment débute cette réflexion sur l'intime.

Dans le monde de la prostitution, lieu par définition de la marchandisation du corps, les pratiques sadomasochistes sont de plus en plus demandées. Les prostituées, elles-mêmes, y voient les signes d'un modèle hyperindividualiste marqué par la fragilité des liens sociaux.

J'ai eu envie de travailler avec des femmes prostituées. Pour comprendre ce qu'elles savaient des souffrances de genre contemporaines. Pas à partir de leur vie ou de ce qui les a amenées à la prostitution mais à propos de leur savoir sur l'intime, en tant qu'expertes d'expériences. C'était fantastique, parce que à partir de là, les femmes m'ont ouvert leur porte. Elles ont passé des heures à discuter avec moi. Beaucoup de ces femmes rencontrées dans le quartier Nord sont très isolées et ont fait peu

d'études. Elles doivent gérer à partir de leur expérience humaine des relations très complexes. Elles ont beaucoup parlé de leur façon de prendre corps dans la prostitution à partir des fantasmes de leurs clients. Elles racontent la solitude contemporaine, la misère affective et sexuelle qu'elles doivent traiter dans leur boulot. Elles parlent aussi de l'irruption des fantasmes parfois très lourds dans le quartier, à savoir des fantasmes sadomasochistes. Elles essaient de comprendre ce que ça dit du modèle culturel.

Maurice Godelier dit que la sexualité est le hurloir indiscret des rapports sociaux de domination⁶. La société fantasme dans la sexualité. A travers la sexualité on peut comprendre certains errements des modèles contemporains. J'ai passé beaucoup de temps à les écouter les femmes prostituées au sujet des fantasmes de leurs clients. A force d'aligner les clients, elles savent que même si l'intime est individuel, que si chaque homme arrive avec des fantasmes individuels, l'intime est aussi collectif.

Elles interprètent cet essor des fantasmes masochistes dans le quartier Nord à partir du modèle contemporain de compétition. Elles mêlent trois types d'interprétations qui se chevauchent dans l'essor du masochisme. Elles disent d'abord qu'il y a de plus en plus de gens qui sont fortement traumatisés, parce que la so-

6 GODELIER, M., *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, 2007.

PROHIBITION DES DROGUES : JUSQU'OU ? POURQUOI ?

Conférence de Line Beauchesne - Le 20 novembre - Festival des Libertés - Flagey - 20 h 30

Interdiction emblématique au sein de nos démocraties, la prohibition des drogues pose de nombreuses questions quant aux effets qu'elle induit : criminalisation des usagers, aggravation des conditions de consommation, frein à la prévention et impossibilité de contrôle des produits. Entre responsabilisation citoyenne et dangers

réels ou imaginaires, à travers la question des drogues, nous interrogerons plus globalement les logiques de l'interdit.

Conférence de **Line Beauchesne** (professeure de sciences politiques à l'Université de Ottawa, auteure, entre autres, de *Les drogues : légalisation, promotion de la santé*

et démocratie) avec comme contradicteur **Eric Janssens** (magistrat et président de l'asbl L'aide à l'enfance). En partenariat avec Liaison antiprohibitionniste.

En préalable le film « Coca zero » sera projeté au même endroit à 19 h 30. Informations : www.festivaldeslibertes.be.

ciété est de plus en plus individualiste. Le **trauma** marque la sexualité de beaucoup d'hommes qui viennent le rejouer chez elles. Elles ne peuvent pas dire qu'elles les soignent mais elles les soulagent. C'est une façon pour leurs clients de reprendre maîtrise de ce qui a fait effraction à travers des mises en scène sexuelles qui peuvent conduire au plaisir.

Elles font ensuite une interprétation plus sociale des rapports sadomasochistes. **Les rapports sociaux de domination soumission** ont envahi les rapports professionnels et les rapports de couples. Ce qui est en lien avec les rapports « ultralibéraux » de la mondialisation. Une grosse partie de la clientèle masochiste des femmes du quartier Nord est composée « des gens d'en face », du quartier des bureaux, des affaires. C'est une clientèle qui est très dominante dans sa vie professionnelle comme dans sa vie sexuelle. Ces gens doivent correspondre à des modèles de gagnants et, ce faisant, peuvent se couper totalement de leur sensibilité. Cela rejoint les discours de Benasayag, quand il dit qu'échouer et réussir sont les deux faces de la même médaille, dans les contextes de globalisation. L'échec suscite une image de soi lamentable tandis que la réussite des dominants les plonge dans la solitude et les coupe de leurs affects. D'un côté ou de l'autre, la même souffrance psychique est présente. Des femmes prostituées disent que, pour certains de leurs clients, réussir provoque une souffrance psychique énorme parce que cela leur demande de se blinder. Des rapports sadomasochistes répondraient à un besoin de se rééquilibrer, par l'humiliation, dans une vie où l'on doit toujours se montrer fort.

Leur troisième interprétation est celle des **transformations des rapports de genre**. Ils peuvent être très violents, vécus avec beaucoup de violences et de peurs pour certains hommes.

Dans les rituels sadomasochistes, la femme est souvent déguisée en homme, et l'homme en femme. Il y a des rituels de femmes dominantes qui maltraitent des hommes infantilisés, ou réduits à des objets d'humiliation. Selon les femmes avec qui j'ai travaillé, ces fantasmes seraient aussi l'expression des peurs qu'ont beaucoup d'hommes par rapport aux transformations des places et des rôles des femmes dans la société. Ils ont peur d'être dominés. Et c'est ce qu'ils mettent en scènes dans ce genre de rituel.

La rue est le lieu de l'anti-intimité. Est-ce ce mode de vie qui détruit la capacité à créer des liens ou, au contraire, ceux qui ne parviennent pas à en construire s'y retrouve plus facilement ?

A côté de la marchandisation du corps qui traverse les intimités contemporaines, le second courant que j'ai suivi est celui des **errances affectives** contemporaines, de la perte du proche et de la possibilité de vivre l'intime. S'il est aussi présent dans les autres terrains que j'ai investigués, c'est dans le monde des sans-abris qu'il est le plus visible. En travaillant avec les gens de la rue, j'ai pu identifier avec eux des mécanismes de précarisation de l'intime, de destruction de l'intimité. Ils agissent sur trois niveaux.

Des fragilités se perçoivent dans les **premiers liens d'attachement**. Certaines personnes tombent à la rue parce que leurs premiers liens d'attachement ont été carencés ou ambivalents. Depuis, l'intime est devenu pour eux un lieu de violence. Il y a chez eux comme une impossibilité de nouer des liens trop proches parce que c'est dans ces liens-là qu'ils ont été cassés. Ces gens entrent dans des dispositifs de ruptu-

re du lien pour ne pas souffrir ou pour moins souffrir.

Et en même temps, en rue, on ne peut pas vivre seul sinon on meurt. La rue est souvent le lieu de l'anti-intimité, en ce sens où il y a peu de lieux privés, de vie privée, où l'on est toujours sous le regard des autres. Même s'il y a des couples en rue, il y en a peu qui tiennent. On se trouve face à un dispositif d'errance autant dans les liens de parenté que dans les liens conjugaux. C'est le mouvement de la rue.

Un deuxième phénomène croise le premier, celui de la **situation d'inhumanité**. En rue, nombreux sont les gens qui ont eu une éducation, des liens d'attachement fiables, des ressources pour se construire des personnalités psychologiquement solides, et des liens avec les autres tout aussi solides. Mais ils ont basculé à la rue.

En rue, quand il n'existe plus de protection, toutes les caractéristiques de la « situation d'inhumanité », telle que décrite en anthropologie, sont réunies. Les anthropologues de la déshumanisation ont travaillé sur les famines, les tortures, les camps de concentrations ... Ils ont décrit des situations comme celle qu'on observe parfois en rue, quand il n'y a plus aucun recours, que la défiance est généralisée et l'exploitation mutuelle.

Et on voit comment les personnes passent à la moulinette de la rue, donc passent à la moulinette de la situation d'inhumanité. Elles perdent l'estime d'elles-mêmes, l'estime des autres, le sentiment de pouvoir être aidées, Elles perdent la confiance en l'avenir. Elles entrent finalement dans les logiques de rupture de la rue.

Dans ces errances de la rue, la dimension du genre est la première touchée. Dans toutes les situations d'inhumanité, le rapport hommes-femmes est mis à mal. Il est le lieu de la défiance, de l'exploitation, de l'absence de recours.

Les attachements en rue, ici de couples, s'avèrent dangereux tant les personnes peuvent vite se retrouver exploitées.

Le troisième niveau, est celui de la **précarisation psychique**. En rue, il y a de plus en plus de gens qui délirent. On ne sait pas vraiment dire si c'est la rue qui provoque le délire pour survivre, ou si ces jeunes vivaient une forte précarisation psychique qui les a menés à la rue. C'est un peu l'histoire de l'œuf ou la poule.

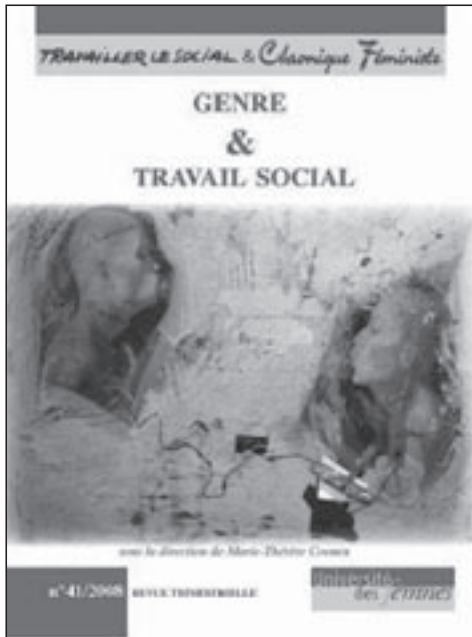
L'intime est source des souffrances qui se traduisent par un surinvestissement du corps, l'errance, ou le recours à des pratiques sexuelles extrême. S'agit-il de signes d'une difficulté à faire lien ou d'être abîmé dans sa capacité à faire lien ?

Oui il y a de ça. Lorsque la vie est vraiment mise à mal, les gens ont de multiples stratégies de défense qui ne vont pas nécessairement du côté de la santé mentale. La santé mentale, c'est la capacité de rester en lien avec soi-même et avec les autres, de produire des choses un peu atypiques qui permettent de mieux vivre et de se révolter par rapport à des dispositifs écrasants. Enfermé dans un dispositif fondamentaliste ou en vivant dans la rue, il n'est pas facile de se révolter, de créer d'autres manières de vivre, de faire évoluer le monde dans lequel on vit. Plongé dans la marchandisation des corps et dans la marchandisation des liens avec les autres, il est difficile de vivre des liens apaisés avec soi et avec les autres.

Je ne dis pas que toute la société est comme ça. Je m'attache aux situations les plus souffrantes pour regarder la construction des processus qui risquent aussi d'atteindre d'autres groupes. A travers elles, je cherche à observer ma propre société : ses supports, ses dérivés, ses délires. ■

GENRE ET TRAVAIL SOCIAL*Travailler le social & Chronique féministe, n°41/2008*

L'Université des Femmes s'est associée à la revue « Travailler le social » pour ce numéro spécial.



Ce numéro n'est pas le fruit du hasard. Il s'inscrit dans un processus pédagogique autour d'un questionnement: comment le travail social - et donc la formation des travailleurs et travailleuses sociaux -, est-il traversé par le genre des protagonistes ?

Le deuxième congrès international des formateurs en travail social et des professionnels francophones de l'intervention sociale qui s'est tenu à Namur en juillet 2007, fut la deuxième opportunité. Ce numéro publie des interventions de l'atelier 'Genre et travail social', mais également, la recherche menée au sein de

l'Institut Cardijn sur l'impact du genre dans les pratiques sociales. Enfin, il rassemble une série d'expériences, de réflexions méthodologiques ou d'analyses, rassemblées au sein de l'Université des Femmes. Ces textes ont comme point commun d'articuler la question du genre avec le social. La littérature scientifique dans ce domaine est quasiment inexistante. Ce numéro « Genre et travail social » vient donc combler un vide tant par son approche théorique que méthodologique.

Prix : 15€ + 2.70€ de frais de port

A commander auprès de : Marcelle Diop, Université des Femmes asbl.
10 rue du Méridien - 1210 Bruxelles - 02 229 38 25
info@universitedesfemmes.be - www.universitedesfemmes.be
et verser au compte n°001-1118659-34

Pour l'Europe : IBAN BE68 001-1118659-34 - code BIC GEBABEBB
Pour tout autre pays, le règlement se fait en Euros par mandat postal international. En précisant le nom et l'adresse.

Pour connaître les publications de l'Université des femmes :
Chronique féministe : abonnement
info@universitedesfemmes.be - www.universitedesfemmes.be

Pour connaître les publications « Travailler le social »
trav.soc@skynet.be - www.guidesocial.be/trav.soc

LA QUESTION DU LIEN DANS UNE SOCIÉTÉ INDIVIDUALISTE

Didier Robin

Poser la question du lien est en soi révélateur. En effet elle ne se pose pas ou, en tout cas, pas de la même façon dans les sociétés d'avant l'individualisme. Les sociétés individualistes contemporaines atteignent un degré de liberté individuelle qui s'accompagne d'une précarisation de tous les liens dont le lien amoureux. Les processus d'attachement et de détachement constituent cependant des invariants psychologiques qui s'inscrivent dans le contexte actuel. Selon Didier Robin, la relation entre ces deux processus s'applique autant au fonctionnement intérieur qu'aux relations que construisent les individus. La force créatrice de ces liens repose à la fois sur l'amour, l'estime de soi et la filiation. Explications ...

Didier Robin est psychologue, psychanalyste et systémicien.

Membre du Groupe «Institutions» du SSM Chapelle-aux-champs

Mots-clés

- Lien
- Individualisme
- Filiation
- Adolescence
- Estime de soi
- Norbert Elias
- John Bowlby

Cet article fait suite à la proposition d'essayer de répondre brièvement à quelques questions importantes autour du thème du « lien ». Qu'est-ce qui permet sa construction, son renforcement ? A contrario, qu'est-ce qui le fragilise ? Comment se développe la capacité à maintenir le lien ? Quelles sont les conséquences de son impossibilité ?

J'ai accepté d'autant plus volontiers cet exercice que je trouve ces questions extrêmement pertinentes et aussi particulièrement actuelles. Je dirais même qu'elles s'avèrent d'une importance vitale. D'ailleurs, la formulation de ces questions est en elle-même révélatrice. Je m'explique. Je veux dire par-là que ces questions ne se posent sans doute pas, ou en tous cas pas du tout de la même façon, dans les sociétés d'avant l'individualisme, dans les sociétés fondées sur des principes antérieurs à la démocratie moderne et à l'industrialisation. Nous sommes ici confrontés à l'entrecroisement de questions de sociétés et d'invariants psychologiques.

Questions de sociétés...

Dans les sociétés fondées sur la tradition, la question des liens ne se pose pas du tout de la même manière dans la mesure où c'est l'existence et l'identité du groupe qui priment sur celles des individus. Par ailleurs, dans ces sociétés, l'évidence du divin renforce l'effet de liaison du collectif. La religion est bien ce qui relie avec cette spécificité humaine de nouer des liens aussi par le biais de symboles. Cette précision est fondamentale pour aborder les problématiques posées par le thème du lien. Le fait religieux met en évidence la nécessité de maintenir en contact les registres de l'intime, du collectif et de l'universel. Bien que ces concepts ne soient pas, purement et simplement, superposables aux précédents, les multiples dimensions du lien s'éclaircissent aussi grâce à une autre triade : celle du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Je reprendrai un peu plus loin comment un enfant est, comme un animal, attaché au corps de sa mère mais d'emblée et, de plus en plus, amené à s'attacher à

des images et à des mots, à des fantasmes et à des idéaux, etc. Il ne s'agit donc pas, ici, de faire la promotion de l'une ou l'autre religion mais de souligner l'importance pour un être humain d'être en lien non seulement avec ses semblables mais aussi avec son monde interne comme avec son environnement. Il est bon, à ce propos, de se rappeler quelques très belles formules comme celle de Rimbaud : « Je est un autre », ou celle du philosophe Paul Ricœur soulignant les paradoxes de l'identité dans le titre-même d'un de ses livres : « Soi-même comme un autre ». L'altérité ne se résume pas aux autres qui m'entourent, mais c'est aussi cette étrangeté familière qui m'habite et que Freud a appelé « inconscient »... l'altérité doit être appréhendée dans toute sa complexité.

Qu'est-ce qui caractérise la problématique du lien dans les sociétés individualistes ? Nos sociétés atteignent un degré de liberté individuelle réellement noué, mais cette liberté est un « privilège » qui conduit à une plus grande complexité et à une plus grande incertitude. A cet égard, l'œuvre de Norbert Elias¹ est particulièrement instructive.

Nous connaissons une époque de précarisation absolue de tous les liens, qu'ils soient conjugaux, familiaux, professionnels, communautaires, etc. Pour caractériser notre temps, Norbert Elias mettait en avant que le repliement de l'individu sur lui-même est le reflet du fait que tous les liens d'appartenance s'avèrent maintenant révocables à tout moment ; ce qui est une immense nouveauté dans l'histoire de l'humanité. On peut comprendre dès lors l'intérêt porté à soi-même puisqu'il s'agit de la seule relation que l'on soit sûr de conserver jusqu'à sa mort ! Revers de la médaille démocratique, la démocratie étant la contestation radicale de l'oppression représentée par le mode d'organisation patriarcale de la famille, elle porte atteinte du même

coup à ce qui dans la famille traditionnelle était par ailleurs source d'appui et de soutien.

... et invariants psychologiques

Je ne peux pas penser la notion de lien inter-humain sans penser du même coup à la théorie de l'attachement. Cette théorie permet d'éclairer de manière très intéressante comment se constitue pour les humains tout ce qui fait lien. L'observation et l'expérimentation mettent en évidence une tendance fondamentale : « ... il est bien connu qu'un enfant humain naît avec une capacité de s'agripper qui lui permet de soutenir son propre poids, capacité que Freud a observée et à laquelle il se réfère comme à « l'instinct d'agrippement ».² En fait, la référence à l'agrippement dans le texte freudien est tout à fait anecdotique et reliée d'emblée à l'autoérotisme oral. Par contre, pour John Bowlby, il s'agit de tout autre chose.

En effet, l'attachement qu'on peut définir comme la recherche de proximité avec une figure privilégiée de son environnement a pour fonction essentielle de procurer protection et apaisement. Notamment, le contact d'abord physique, s'il est « sûr », avec le corps de la mère, ou de son substitut, a réellement des effets neurophysiologiques d'apaisement, c'est-à-dire que ce contact est un remède très efficace contre à la fois l'angoisse, la tristesse et la douleur. C'est d'ailleurs, dans les premiers temps de la vie, la seule chose qui puisse rassurer efficacement un enfant.

Pour Bowlby, la base des comportements d'attachement repose sur leur nécessité vitale. En effet, leur fonction première est d'assurer la survie dans un environnement sauvage où, pour un jeune, la probabilité de mourir dévoré par un prédateur est beaucoup plus grande que celle de mourir de faim. Ce qui explique que les bébés singes attachent beaucoup plus d'importance à la possibilité de s'accro-

1 ELIAS, N., *La société des individus*, Paris, 1987.

2 BOWLBY, J., *Attachement et perte*, tome 1, PUF, Paris, 1978, p. 294.

cher à une fourrure qu'à passer du temps à téter un biberon. Au moindre signe qui pourrait signaler l'approche d'un prédateur - et cela peut aller très vite dans la vie sauvage - il faut à tout prix s'accrocher au corps de sa mère afin de profiter de sa vitesse de déplacement pour fuir. Il est évident que pour des bébés humains se développant en milieu urbain le risque de se retrouver dévoré par un prédateur est assez faible ! Il n'empêche que la proximité d'une mère bienveillante évite bien des dangers. De plus, l'instinct d'agrippement peut être compris comme un héritage de l'espèce.

Mais l'intérêt de la théorie de l'attachement se mesure encore mieux quand on suit Bowlby dans le développement de cette hypothèse de base. La *sûreté physique* proposée par le contact corporel avec la mère ou son substitut se prolonge dans l'acquisition progressive d'une *sécurité psychique*. La mère est bien la base de sécurité qui permettra à l'enfant d'acquiescer une sécurité de base dont le but est de pouvoir lui permettre de se livrer à une autre activité « instinctuelle » et vitale pour son développement : le plaisir de découvrir son environnement, de plus en plus loin du corps de sa mère et, donc, la possibilité de devenir un individu autonome.

Adolescence et attachement, la question de l'estime de soi

Il faudrait en dire beaucoup plus. Terminons avec un exemple typique de ce que représente la problématique du lien dans ses dimensions croisées de rapport à l'autre, à soi et à un idéal. Une estime de soi « suffisamment bonne » est une garantie essentielle d'équilibre psychique et de socialisation. Comment peut-on la définir ? Selon Freud, l'estime de soi résulte d'un alliage entre trois parties qu'on peut décomposer comme suit. D'abord : « Une part du sentiment de l'estime de soi est primaire, c'est le res-



te du narcissisme infantile... ». Cela veut dire avoir été suffisamment bien aimé très précocement pour en conserver la trace comme « amour propre » de base ; amour en quelque sorte inconditionnel, lié au simple fait d'exister. On touche ici plus particulièrement au rôle dévolu classiquement à la relation à la mère ou à la personne qui en assure la fonction. On est aussi dans le registre des toutes premières relations d'attachement.

Ensuite, à mesure que l'enfant grandit, une autre part du sentiment de l'estime de soi est liée non plus au simple fait d'exister mais à la capacité de réaliser quelque chose qui ait de la valeur pour l'entourage familial et social. A la fin du complexe d'Œdipe, l'enfant va même intégrer cet idéal qui l'accompagnera toute sa vie et lui servira de ligne de conduite. Chaque accomplissement qui semble nous rapprocher par moment de ces valeurs idéalisées renforce l'estime de soi. On touche ici plus particulièrement au rôle classiquement dévolu au père ou à la personne qui en assure la fonction. Et à un temps où la relation à la mère n'est normalement plus à l'avant plan, il s'agit de parachever l'intériorisation de l'attachement à une référence tierce.

A ce propos, il faut souligner que l'adolescence va relancer la constitution de la subjectivité en remettant en question les acquis de la période du complexe d'Œdipe.

Mouvements pulsionnels, identifications sexuées, images du corps... tout cela est, à l'adolescence, remis en chantier. Il en va de même pour les idéaux qui mobilisent souvent les passions adolescentes. La question de l'estime de soi se manifeste alors dans toute son acuité, avec de fréquentes oscillations entre des moments d'abattement et des mouvements d'exaltation. Ce qui explique aussi l'extrême susceptibilité de nombre d'adolescents.

Le sentiment d'estime de soi est donc en premier lieu ancré dans notre narcissisme infantile, trace de nos toutes premières relations. Mais il dépend aussi de la construction des idéaux par rapport à laquelle l'adolescence est un moment particulièrement fécond. Une fois ces idéaux constitués, c'est en grande partie à eux que nous devons rendre des comptes. Pour autant que nous leur correspondions suffisamment, nous pourrions jouir d'une estime de nous-mêmes suffisamment bonne, ce qui constitue un important facteur d'équilibre face aux aléas de la vie sociale en général et affective en particulier. L'attachement au départ très immédiat et corporel se retrouve petit à petit comme sédimenté dans notre psyché en y déposant des formations durables et abstraites. Ainsi, bien qu'un idéal soit une représentation très élaborée, nous y sommes réellement attachés. Si nous nous en écartons trop, nous pouvons ressentir une inquiétude de la même nature que quand nous nous sentions abandonnés par notre mère. Et si nous lui sommes suffisamment fidèles, nous pouvons nous sentir apaisés même dans la plus profonde solitude.

Il me paraît très important, comme le soulignait Bowlby, d'insister sur le fait que les processus de l'attachement ne sont pas seulement important pour les petits enfants de 0 à 3 ans. Ils nous accompagnent toute notre vie mais, en grande partie, en se transformant et en s'intériorisant, donnant lieu par exemple à la constitution de l'estime de soi.

Mais n'oublions pas de définir ce qui constitue la troisième part du sentiment de l'estime de soi. Pour Freud, elle est constituée par les relations d'amour actuelles. D'une certaine manière, l'estime de soi conjugue l'attachement aux trois temps du passé, du futur et du présent : le passé pour l'intériorisation des relations précoces qui constitue le narcissisme infantile, le futur pour l'intériorisation des idéaux qui nous projette vers un avenir porteur d'espoir et le présent pour l'amour qui nous entoure au quotidien.

Le lien vivant est celui qui se transmet

Aborder des questions aussi complexes si rapidement est un peu désinvolte. Il est alors intéressant d'essayer de ramasser quelques idées. Premièrement : le lien entre les humains n'est pas une sorte d'état stable mais, au contraire, le résultat, pour chacun d'entre nous, d'une tension dialogique³ entre l'attachement et le détachement, la proximité et l'éloignement. Deuxièmement : l'« autre », l'altérité, étant à la fois en nous et en dehors de nous, la tension attachement/détachement ne peut pas se résumer à la description de nos relations avec notre entourage. Ce dernier point est très important pour comprendre la complexité des processus de deuil qui répondent à la perte d'êtres aimés mais aussi de parties de nous-mêmes. Troisièmement : la force créatrice du lien repose sur une sorte de trépied. Être en lien avec l'autre, l'aimer et être aimé par lui ne peut suffire. Il faut aussi, comme en amont, pouvoir s'appuyer sur une base de sécurité narcissique et, comme en aval, être relié plus largement à l'humanité par le biais de symboles et d'idéaux.

Amour, estime de soi, filiation... trois facettes qui condensent une complexité vécue et particulièrement dramatisée par les adolescents. Trois manières d'essayer de dire que le lien vivant est celui qui se transmet. ■

3 Adjectif utilisé par Edgar Morin pour qualifier une tension entre deux termes opposés sans que pour autant, comme pour une dialectique, on puisse s'attendre à une synthèse résolutive.

LA DRAGUE, DURE OU DOUCE ? LES DROGUES À LA RESCOUSSE

Marie-Line Foisy

Qu'il s'agisse de séduction, de sentiments amoureux, de désir sexuel, de performances sexuelles ou d'empathie, nombreuses sont les drogues auxquelles les hommes ont eu recours. Il existe aussi une grande similitude entre les effets physiologiques de certains produits et ceux qu'une relation amoureuse suscite. Cet article, écrit en partage de connaissances avec Maryse Degraen de Modus Vivendi, dégage quatre grands types d'effets recherchés dans la consommation de produits en lien avec l'amour : la désinhibition, l'amélioration des sensations, des performances sexuelles, de la libido, le « don contre don » et l'abus sexuel, le viol. Plus largement, ces usages amoureux des psychotropes éclairent d'un jour particulier la très humaine quête du plaisir.

Marie-Line Foisy est Consultante formatrice, Prospective Jeunesse asbl

Mots-clés

- Amour
- Sexualité
- Drogues
- Ecstasy
- Alcool
- Cocaïne
- Poppers
- GHB
- Modus Vivendi

1 LÉVY, J.J. et GARGNIER, C, *Drogues, médicaments et sexualité*. Drogues, santé et société, Vol. 5 n°2, p 11-48.

2 Le GHB (acide 4-hydroxybutanoïque ou gamma-hydroxybutyrate) est un psychotrope dépresseur.

Depuis la nuit des temps, de nombreux produits ont été utilisés afin d'influencer et de faciliter le rapprochement à autrui, le sentiment amoureux, ou la performance sexuelle de soi ou d'autrui¹.

Il suffit de penser aux philtres d'amour ou autres aphrodisiaques, et plus communément au petit verre pris lors d'une soirée, d'un cocktail, ou d'un *speed dating* afin de se sentir plus à l'aise, d'entrer en contact avec l'autre, voire plus si affinité.

Nombre de représentations véhiculées dans le langage de tous les jours sous-tendent également les liens étroits qui existent entre drogues et amour. Certaines expressions telles que *sex, drugs & rock'n'roll* ou *faites l'amour pas la guerre* (slogan hippie des années 60-70) sont très largement associées à la consommation de psychotropes.

Plus proche de nous, que penser des surnoms donnés spécifiquement à certains produits tels que *pilule de l'amour* pour

l'ecstasy ou plus dramatiquement *drogue du viol* pour le GHB² ?

Enfin, le Viagra®, médicament contre l'impuissance masculine, a sa part de succès dans la course à la performance, notamment via le marché noir sur Internet. Cette question reste donc d'actualité.

Ces quelques exemples illustrent à quel point les représentations, les contextes d'utilisation, ainsi que les produits et leurs effets potentiels sur l'amour au sens large sont d'une extrême diversité, tant en fonction des époques que des cultures. Du reste, l'effet d'un même produit peut être modulé par un ensemble d'autres variables complexes (humeur et tempérament de la personne, attentes vis-à-vis du produit, caractéristiques physiques du consommateur, présence de produits de coupe, etc.). Une consommation similaire (type et quantité de produit(s)) n'aura pas forcément les mêmes effets sur deux personnes différentes, ni même

sur la même personne en fonction des moments auxquels elle consomme.

Parallèlement, « l'amour » est associé à une large diversité de significations : parle-t-on de séduction, de sentiments amoureux, de désir sexuel, de performances sexuelles ? Comment dès lors s'y retrouver dans les *différentes facettes des drogues et des amours* ?

Le plaisir : Une porte d'entrée

Une porte d'entrée pour appréhender les liens existant entre drogues et amour est la quête de plaisir. En effet, l'amour comme les drogues sont le plus souvent recherchés pour le sentiment de bien-être qu'ils procurent.

Il n'est d'ailleurs pas anodin de noter une grande similitude des effets physiologiques de certains produits et de ceux qu'une relation amoureuse suscite. Le progrès des techniques d'imagerie cérébrale a permis de constater que les aires cérébrales activées par la consommation de produits psychotropes d'une part et par le sentiment amoureux d'autre part sont en partie identiques. De plus, la production de dopamine, hormone euphorisante, qui active le circuit naturel du plaisir est augmentée dans les deux cas. Et c'est ce mécanisme de stimulation du circuit du plaisir qui explique le renouvellement du besoin de produit ou d'amour afin de le réactiver encore et encore³.

Où drogues et amour se rencontrent-ils ?

Le partage de connaissances avec Maryse Degraen de Modus Vivendi A.S.B.L.⁴ nous a permis de dégager quatre grands axes recherchés dans la consommation de produits en lien avec l'amour au sens large. Développés ci-dessous, citons d'abord ces quatre axes : (1) la désinhibition, (2) l'amélioration des sensations, des performances sexuelles, de la libido, (3) le « don contre don » et (4) l'abus sexuel, le viol.

De nombreux produits peuvent entrer dans ces motivations d'usage⁵. Il serait peu pertinent d'en faire une liste exhaustive. Comme déjà souligné, les effets d'un même produit ont une grande variabilité en fonction de la personne qui le consomme, du contexte dans lequel cette personne le consomme et du ou des produit(s) consommé(s) (quantité consommée, de quelle manière, mélangé(s) ou pas à d'autres produits, etc.). Les produits cités pour chacun de ces volets ne seront donc donnés qu'à titre illustratif.

La désinhibition

La levée des inhibitions est l'un des effets communs à un grand nombre de produits. Elle n'est pas nécessairement recherchée en tant que telle, elle peut aussi être le résultat de la consommation. Rechercher la désinhibition, c'est vouloir être moins timide, entrer plus facilement en contact avec autrui (versant empathique de l'amour), franchir le pas de l'acte sexuel en tant que tel (versant sexuel de l'amour) ou encore tenter le challenge ou le défi.

L'usage d'un produit en particulier peut augmenter l'un de ces deux versants de l'amour (empathique ou sexuel) et diminuer l'autre de manière indépendante.

Il semble que ce soit précisément le cas de l'ecstasy, plus connue sous le nom de *pilule de l'amour*, non parce qu'elle accroît le désir ou la performance sexuelle, mais parce qu'elle augmente le sentiment d'empathie et de sensualité : le désir d'être avec les autres, de toucher et d'être touché.

L'usage d'un produit peut toutefois avoir des effets opposés en fonction de la dose, de la fréquence et de la durée de consommation. L'alcool est un bon exemple à ce titre, même s'il est important de garder à l'esprit la complexité et la variabilité de ses effets en général, et sur la sexualité en particulier. De manière

3 REYNAUD, M., *L'amour est une drogue douce en général*. Paris, 2005.

4 Modus Vivendi A.S.B.L. : www.modusvivendi-be.org

5 Voir aussi les brochures « produits » réalisées en collaboration avec des usagers des produits décrits publiées par Modus Vivendi A.S.B.L. Ces brochures s'adressent aux consommateurs et à leurs proches.

6 ADÈS, J. et LEJOYEUX, M., *Alcoolisme et psychiatrie : données actuelles et perspectives*, Paris, 1997.



habituelle, cependant, la consommation aiguë d'alcool a un effet dit *biphasique*⁶ : stimulant à faible dose et à court terme, l'alcool inhibe et est dépressif à trop forte dose et à long terme. Ainsi, si sa consommation peut aider dans un premier temps à ressentir des émotions positives, à se détendre, à se rapprocher d'autrui jusqu'à lever les inhibitions et faciliter le passage à l'acte, dans un deuxième temps et à trop forte dose, c'est le revers de la médaille : les émotions négatives prennent le dessus, les performances et le plaisir sexuels risquent d'être largement diminués.

L'amélioration des sensations, des performances sexuelles, de la libido

La sexualité n'échappe pas au culte de la performance véhiculée dans nos sociétés occidentales. Les promesses des avancées scientifiques transforment parfois certaines croyances en une baguette magique susceptible de régler tout souci. Nombre de produits peuvent être utilisés à cette fin : la cocaïne, le Viagra®, les poppers, etc. Pris à titre de produits qui ont une action sur les performances sexuelles, ils renforcent la montée du désir et l'augmentation des sensations. Les progrès des recherches scientifiques ont permis la mise sur le marché

de nouveaux traitements des troubles sexuels masculins tels que le Viagra®. Comparés aux méthodes qui leur préexistaient beaucoup plus contraignantes, ces médicaments ont été révolutionnaires : de nombreux hommes souffrant d'impuissance physiologique ont pu en bénéficier et (re)-trouver une vie sexuelle plus satisfaisante.

Cependant, parallèlement à la prescription médicale, la course à la performance semble avoir détourné l'utilisation de ce type de médicaments à des fins récréatives-sexuelles hors du champ thérapeutique. Il permet par exemple pour certains de compenser les effets anérectiles⁷ de l'ecstasy. Ces motivations d'usages sortent de la prescription médicale et se développent de plus en plus grâce à Internet et au marché noir.

Ce contexte entretient un manque d'information sur les indications, contre-indications et effets secondaires des produits qui favorise leur mésusage. Dans certaines conditions, cette consommation récréative peut être frustrante par rapport aux effets recherchés (le Viagra® n'agit pas pour résoudre des problèmes d'éjaculation précoce ou des difficultés liées à l'orgasme ni pour améliorer une anérectomie⁸ psychologique⁹). Elle peut générer des conséquences désagréables

7 Anérectile : diminution de la possibilité d'entrer en érection ou de maintenir une érection.

8 Anérectomie : difficulté ou perte de la capacité à entrer en érection.

9 CORN, M., *Le bonheur en pilules*, Paris, 1999.

10 Priapisme : érection anormalement prolongée du pénis en l'absence de toute stimulation, le plus souvent douloureuse.

(par exemple le priapisme¹⁰ qui peut être un effet secondaire du Viagra®) voire dangereuses ou létales (parmi les risques d'utilisation du Viagra®, on retrouve les problèmes cardiaques, encore accrus s'il y a mélange avec certaines substances telles les nitrates comme les poppers).

En tant que produit stimulant, la cocaïne a une action excitante et est utilisée pour augmenter la performance au sens général du terme. La dimension sexuelle n'échappe pas à ces effets, la cocaïne étant d'ailleurs souvent considérée comme un aphrodisiaque. Plus spécifiquement, la cocaïne augmente l'endurance en réduisant la sensation de fatigue, procure un sentiment de puissance et de confiance en soi, exerce un effet vasoconstricteur et stimule le désir sexuel. Elle est aussi parfois appliquée localement sur le gland dont elle anesthésie les muqueuses, per-

mettant ainsi de retarder l'éjaculation et donc de prolonger l'acte sexuel.

L'action anesthésiante de l'héroïne à petite dose et de manière occasionnelle a également pour effet de retarder l'éjaculation.

Cependant, à l'instar de l'alcool, une utilisation prolongée de cocaïne ou d'héroïne semble entraîner un effet inverse : une diminution de la satisfaction sexuelle, voire à terme un désintérêt vis-à-vis de la sexualité, de l'anorgasmie, de l'impuissance et à tout le moins pour les dérivés morphiniques comme l'héroïne, une diminution des sécrétions naturelles telles une sécheresse vaginale.

Les poppers, initialement préconisés pour certaines maladies cardiaques, se sont rapidement fait connaître pour leurs

Sexe émoi... et moi ?

Info Kit n° 21



Pour se procurer ce numéro :

Henda Ben Fredj - Rue des Mouchérons, 3 - 1000 Bruxelles
02 513 79 12 - infokit@joc.be

L'Info Kit est une revue trimestrielle éditée par la Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine qui peut s'adresser à des enseignants, des formateurs, des animateurs, des parents

Chaque numéro traite d'un thème d'actualité. En juin 2008, dossier cherche, en 60 pages et via une vingtaine d'entrées, de mieux comprendre le vécu des jeunes et de leur sexualité. Puberté, amour, homosexualité, contraception, IVG, violences sexuelles, MST. Des explications, des ressources.

11 BERTRAND, K et NADEAU, L., *Trajectoires de femmes toxicomanes en traitement ayant un vécu de prostitution : étude exploratoire*. Drogues, santé et société, Vol. 5 n°2, 2006, p. 79-110.

effets secondaires : euphorisant, désinhibiteur, aphrodisiaque, sensation orgasmique, dilatateur des muscles (anus) et vasodilatateur (érection). Ils ont donc très vite été utilisés de manière festive et sexuelle tant pour favoriser la relaxation des muscles et de ce fait permettre un meilleur confort de pénétration anale que pour augmenter la durée de l'érection et retarder l'éjaculation tout en amplifiant les sensations orgasmiques. Cependant, encore une fois, il semble qu'un usage excessif diminue leurs effets jusqu'à parfois la perte d'érection.

Le « don contre don »

Le « don contre don » est un principe universel bien étudié en psychologie sociale. A savoir, qu'en général, le fait de recevoir quelque chose d'autrui (un « cadeau » ou un service), rend la personne qui l'obtient redevable. Il arrive que celle-ci se sente redevable au point de se laisser draguer ou d'avoir des relations sexuelles avec la personne qui l'a offert. En milieu festif, certains appellent cette démarche la *gratte*.

En effet, il n'est pas rare en milieu festif de se laisser offrir un verre, ou un produit, ou de se faire raccompagner. Cette relation d'échange n'est pas nécessairement verbalisée et n'a pas forcément de fins sexuelles ou de « drague ». Elle se joue même le plus souvent entre personnes qui se connaissent, ne pose pas de problème et renforce plutôt les liens d'amitié et d'échange.

Néanmoins, le sexe peut parfois aussi être utilisé comme remerciement d'un service en nature. Si pour la plupart ce type de comportement reste un événement ponctuel, une manière de passer une bonne soirée ou encore le début d'une relation sentimentale, il peut devenir une porte d'entrée dans la prostitution pour d'autres, voire à terme un recours pour financer l'achat de produits¹¹.

Il n'existe pas de produit spécifiquement associé au « don contre don » puisque comme mentionné, il peut être lié à l'échange de tout autre chose qu'une substance. Cependant, lorsqu'il mène à une relation sexuelle comme échange de service, elle se réalise généralement sous l'influence de psychotropes afin d'affronter les risques et/ou de mieux accepter l'activité sexuelle, ce qui est également largement observé dans le milieu de la prostitution.

L'abus sexuel, le viol

Si l'abus sexuel ou le viol peuvent être appréhendés sous l'angle de la désinhibition (point déjà développé ci-dessus) afin de franchir le cap du passage à l'acte, ils peuvent aussi mener l'abuseur à faire consommer une autre personne pour profiter d'elle. Cette motivation d'usage reste bien heureusement la moins représentée de toutes.

L'alcool est le premier produit utilisé à cette fin, seul ou combiné à d'autres substances. En effet, si le GHB dont la mauvaise réputation est renforcée par son surnom de *drogue du viol* est le plus référencé des produits utilisés dans ce contexte par les médias, son utilisation reste en général récréative et festive. L'usage du GHB à des fins d'abus est plutôt rare si on le compare au nombre de cas recensés liés à une consommation d'alcool.

En outre, il existe d'autres produits qui sont parfois utilisés dans ce contexte, tels la kétamine ou les benzodiazépines dont le Rohypnol®.

Ces différentes substances ont comme principale caractéristique d'être inodores, incolores et solubles dans l'alcool, qui renforce leurs effets. Elles passent donc inaperçues et provoquent une amnésie passagère. En outre, certaines sont difficiles à détecter après l'agression car elles sont rapidement évacuées par l'organisme, compliquant la tâche pour les victimes et l'enquête.

12 Idem ci-dessus.

Elles peuvent dès lors être administrées seules ou combinées dans une boisson, à l'insu de la personne, afin de la plonger délibérément dans un état de soumission et d'amnésie pour ensuite abuser d'elle, financièrement et/ou sexuellement.

Bon ménage à petite dose

Les drogues et l'amour partagent depuis toujours d'étroits liens à plusieurs niveaux. Si la plupart de leurs rencontres prennent leur départ dans une recherche de plaisir, la consommation de produits n'est pas toujours motivée directement ou consciemment par une volonté de se rapprocher d'autrui, par l'envie d'avoir de meilleures performances sexuelles ou par un passage à l'acte sexuel désiré ou non. Et lorsque la motivation de consommer est intentionnellement liée à une de ces dimensions, la prise de produit(s) n'aboutit pas toujours aux attentes escomptées¹². Par exemple, certains consommateurs réguliers rapportent ne

plus parvenir à trouver du plaisir, ou à avoir une relation sexuelle sans produit. Le risque est alors de passer d'une quête de plaisir à une dépendance à ce(s) produit(s).

En outre, la consommation de psychotropes s'accompagne souvent d'une baisse de vigilance. De ce fait, elle peut augmenter certains risques, tels le fait d'avoir des relations sexuelles non protégées qui peut mener à une grossesse non-désirée ou à la contraction de maladies sexuellement transmissibles.

Il n'en reste pas moins que dans le vécu de beaucoup, amour et drogues font, à petite(s) dose(s), bon ménage. Contrairement à l'expérience de Jim Morrison, célèbre pour ses prises de position vis-à-vis des consommations de produits, traduite par cette formule : « *Dans la vie, j'ai eu le choix entre l'amour, la drogue et la mort. J'ai choisi les deux premières et c'est la troisième qui m'a choisi...* ». ■



La revue *Drogues, santé et société* a publié fin 2006 un numéro sur le thème « Drogues et sexualité » (Vol. 5 n°2, décembre 2006).

La revue est disponible sur le web à l'adresse : <http://www.drogues-sante-societe.org/>.

Voici les titres des différents articles qui le composent :

- Drogues, médicaments et sexualité.
- Structure et symbolique de la consommation d'alcool de femmes prostituées de Bolivie.
- Trajectoire de femmes toxicomanes en traitement ayant un vécu de prostitution : étude exploratoire.
- Ecstasy et sexualité : une étude exploratoire au Québec.
- L'impact de la consommation de substances psychotropes sur la sexualité d'hommes toxicomanes.
- Drogues, sexe et risques dans la communauté gaie montréalaise : 1997-2003.

AMOUR, DROGUES ET ROCK'N ROLL

Eléonore Vanopdenbosch et Saskia Barbier

Modus Fiesta est un lieu d'accueil pour usagers de drogues liés au milieu festif. L'accueil y est participatif c'est-à-dire tenu par une équipe mixte : un professionnel et un usager de drogues formés à la réduction des risques. Au fil du temps, l'équipe de jobistes a constitué une tribu pour qui fiesta est un lieu de vie important. Des relations s'y créent, s'y tissent, se cassent. C'est un espace au sein duquel chacun est libre d'exprimer à sa manière sa vision de la fête, du sexe et de l'amour, sans tabou ni censure. C'est de cela et du rôle de la consommation dans leurs vies amoureuses dont les jobistes de fiesta font état ici à partir de quelques témoignages. Dans cet article, quelques consommateurs nous livrent leur point de vue sur la rencontre, le sexe et l'amour.

Eléonore Vanopdenbosch et Saskia Barbier sont membres de l'équipe de Modus Fiesta.

Mots-clés

- Amour
- Sexualité
- Couple
- Plaisir
- Usages de drogues
- Lien
- Modus Fiesta

La rencontre

Dans la rencontre avec « l'autre », dans ce jeu de séduction qui s'opère, chacun à sa manière va jouer à cache-cache, se préserver ou de se confier. Lorsqu'il y a consommation de produits, il y a modification de l'état de conscience. La plupart des personnes qui ont témoigné, insistent sur le fait que l'approche habituelle qu'on a de « l'autre » est également modifiée.

La consommation peut donner le sentiment d'une plus grande confiance en soi et en l'autre.

Pour Sam, la prise de produit permet d'ouvrir une porte, mais selon lui, ça n'a de sens que si la porte reste ouverte. « C'est une sorte de paradis que tu ouvres, une porte ouverte sur quelque chose de très positif ». Cependant, il y a la peur du lendemain, peur que cette porte ouverte induise des mécompréhensions et des blessures.

Pour Tom, les lendemains de fête peuvent être aussi très positifs car la consommation peut permettre d'avoir

une discussion sincère avec une personne et donc de s'en être rapproché. Selon lui, la consommation peut avoir une influence, positive comme négative, cela dépend.

Sarah nous dit : « Au moment de la consommation, ça se passe généralement bien, c'est l'euphorie mais en descente, on ne réfléchit pas toujours de la même manière. C'est un moment magique lors duquel ni le passé ni le futur ne font intrusion. On est réellement à l'écoute de l'autre et de soi-même, on explore des sentiments inconnus. La rencontre est facilitée par l'inhibition de nos complexes et de notre mal-être. Cette rencontre peut être une fin en soi, un moment magique passé avec l'autre ».

D'autres témoignent de ce que cette première rencontre peut également être mal vécue « si après la consommation l'autre nous semble étranger. »

Sexualité

En modifiant l'état de conscience, la prise de drogue modifie les sens. Une relation

sexuelle peut être ressentie différemment. Les sensations corporelles peuvent être accentuées. « *Physiquement, tu es beaucoup plus sensible* » nous dit Sam. Au-delà des sensations physiques, Sarah nous parle d'une plus grande acceptation de son corps et d'une manière différente d'appréhender celui-ci. « *La consommation peut aider à une certaine forme d'ouverture d'esprit, savoir lâcher son corps à un certain plaisir.* »

Tous nous disent que la consommation de produits permet d'échapper aux contraintes de la vie et de profiter du moment présent. « *Quand tu consommes, tu es vraiment à ce que tu fais, tu es présent, et c'est ça qui est complexe à trouver sans produit. Tu peux rester au lit avec ta copine pendant des heures d'affilées sans être contrarié par autre chose. Je pense que c'est possible de le vivre sans produit, mais ça demande d'être dans un contexte et dans un état d'esprit difficile à atteindre. Ça demande de ne pas être contrarié par ton travail, ta famille...c'est un parcours du combattant. Là, ça demande juste de prendre une latte, c'est quand même beaucoup plus facile* », nous dit Sam. Certains nous disent également qu'une fois les rapports sexuels sous influence entamés avec une personne, il est parfois difficile de revenir à une sexualité aussi exaltante sans produits, ce qui n'est pas sans poser problème dans la vie du couple

Un autre élément mis en évidence est la confiance en soi. Selon Sam, les sensations de plaisir plus intenses ne sont pas dues aux produits mais plutôt à la confiance en soi augmentée pas la prise de produit. Ce sentiment de bien-être et d'acceptation de soi permettrait de se sentir mieux avec l'autre. « *Cela procure un sentiment d'évasion, de se sentir en confiance et d'avoir confiance en l'autre.* » nous dit Sarah.

Pour tous, la levée des inhibitions liée à la consommation de produits et le senti-

ment de confiance ressenti sont un plus lors de relations sexuelles. Ce sentiment peut en outre accélérer le passage d'une rencontre à une relation sexuelle. Là aussi, chacun met en évidence les aspects positifs et négatifs. Denis nous explique que lorsqu'il a pris du speed, de la coke ou de l'ecstasy il ne sait pas s'empêcher de regarder toutes les filles malgré la présence de sa copine. Cependant, selon lui, l'envie est principalement mentale et non physique. Il nous dit que l'orgasme est plus difficile à atteindre mais que s'il l'atteint, il est beaucoup plus fort. Lors d'un usage régulier ou excessif, plusieurs témoignent de la difficulté d'avoir une réelle relation sexuelle.

La relation amoureuse

Ce qui semble poser question c'est l'après. L'autre sera-t-il aussi proche de moi après la consommation ? Son comportement et le mien seront-ils identiques ? Ce moment paradisiaque se prolongera-t-il au-delà du moment d'euphorie ? Ces questions semblent dépendre du fait qu'il y ait attente de plus ou pas suite à cette rencontre. Un moment unique passé ensemble peut être une fin en soi. Cette rencontre peut également permettre de se découvrir des points communs et faire émerger une relation amoureuse dans laquelle la consommation prendra alors une place différente. De manière assez étonnante, tous nous disent ne pas avoir eu de problèmes dans la « consommation ensemble » mais plutôt dans le fait de consommer à des rythmes différents ou de former des « couples mixtes » (consommateurs/non consommateurs).

Pour la plupart des personnes qui ont témoigné, lorsque les deux membres d'un couple consomment de la même façon, un équilibre de vie se crée. Il y a des rituels et des habitudes de vie qui s'installent autour de la consommation, la communication au sein du couple est influencée par les facteurs facilitant de celle-ci, les



MODUS FIESTA

projet de
Modus Vivendi asbl.

Modus Fiesta est un point local d'accueil et d'information sur les nouvelles drogues de synthèse et une équipe mobile de réduction des risques en milieu festif.

Rue Van Artevelde 130,
1000 Bruxelles,
02 503 08 62,
modusfiesta@modusvivendi-be.org

<http://www.modusvivendi-be.org/modusfiesta>

bad-trips peuvent être gérés à deux. Les sensations et les sentiments amplifiés lors de la prise de produit peuvent mener à une relation intense et passionnelle.

Sam nous explique que lorsque lui et sa copine consommaient de la même manière, ils arrêtaient leur sortie à midi pour terminer ensemble. C'était leur moment, qui leur permettait d'aborder des sujets qu'ils n'arrivaient pas à aborder. C'était des moments d'union, de réunion. Selon lui, ça s'est bien passé tant qu'elle et lui avaient la même approche de la consommation. Mais leur relation s'est détériorée lorsqu'un des deux a voulu diminuer sa consommation. « *Ca a provoqué une différence et tout le mode de vie en a été changé. La prise de stimulants donne un rythme de vie précis. C'est difficile pour un couple avec un qui consomme et l'autre pas de continuer à vivre au même rythme : un des deux va rentrer à la fin de la soirée alors que l'autre va continuer en after. On finit par ne plus vivre sur le même mode, le même rythme. Ca crée un sentiment d'abandon de part et d'autre.* » D'après ce que nous dit Sarah : « *Ca crée des espaces-temps complètement différents, on ne vit plus dans le même monde* ».

D'après les dires de Tom, quand dans un couple une personne a arrêté ou essaye d'arrêter et que l'autre personne est toujours dedans, ça peut créer des conflits. « *Là, je fume beaucoup et j'ai parfois eu des crises de parano avec ma conjointe. Je suis en plein dedans donc je ne sais pas comment ça va finir. Quand je rentre le soir, je fume un pétard et je sens à son regard qu'elle ne l'accepte pas. J'essaye de diminuer mais ce n'est pas facile.* » D'après les différents témoignages, il apparaît que les problèmes de couple surviennent quand un des deux voudrait modifier sa consommation, alors que l'autre n'en a pas envie. Ca crée alors un sentiment de solitude et de non

compréhension. On voudrait que l'autre partage nos choix au même moment que nous. Tom illustre ça en disant : « *Ce qui fait que ça crise, c'est l'envie qu'elle a de fumer et elle le prend mal parce qu'elle essaye d'arrêter* ».

Denis adopte une autre stratégie afin de concilier couple et relation amoureuse. « *Moi, dit-il, j'ai tendance à sortir avec des filles qui ne consomment pas. C'est bien et en même temps c'est dangereux, parce que je pense chercher par là qu'elles me l'interdisent et paradoxalement, si elles le font, je prends en cachette et ensuite la relation casse.* »

Les paradoxes entre l'envie de faire vivre une histoire d'amour et celle de consommer sont nombreux. Une question se pose alors : la consommation ne permet-elle pas parfois de maintenir en vie une relation ? N'est-elle pas un subterfuge permettant d'expliquer de réelles incompatibilités ? Si dans certains cas, la consommation est la cause d'incompréhensions et de ruptures, pour d'autres elle semble être parfois le ciment du couple. Denis nous dit : « *Ca ne doit pas être la cause principale de mes séparations mais ça doit être une des causes, je suppose...* » La communication peut également être difficile lorsqu'un des deux ne consomme plus. Sam, qui ne consomme plus, nous dit : « *J'en suis arrivé à prendre un ecsta, une latte pour passer un moment à deux et communiquer. Au moment où il y a cette différence de rythme, il n'y a pas une seule conversation sans aborder le problème du produit (étranger, allié). C'était une barrière qui ne pouvait plus être évacuée quel que soit le problème abordé* ». Pour certains, la prise de produits permet de se sentir en confiance et de créer plus facilement des relations. Certains nous ont dit également ressentir un sentiment d'amour universel au moment de la consommation. A l'inverse, lorsqu'une des deux personnes du couple veut prendre

des distances par rapport à la prise de produit, elle peut se sentir seule face à une consommation qui a réinvesti tous les champs de sa vie de couple : les amis, le quotidien, les sorties. Sam nous dit : « C'est presque une personne incarnée avec laquelle il faut négocier ».

Lorsque la consommation n'est plus un point commun dans la relation, une stratégie pourrait être de réinstaller la communication en se créant des moments privilégiés qui n'obligent ni n'excluent la consommation. Sam nous dit : « Quand elle est pété et que je ne le suis pas, on arrive parfois de nouveau à communiquer ». Mais ça demande de la part du non consommateur d'accepter le choix de son partenaire de continuer à consommer. Chose qui n'est pas toujours facile. « Ce que ça a introduit chez nous, c'était la pression : l'impression que je ne pou-

vais plus la voir quand elle consommait. Elle sentait que je lui mettais la pression : donc pour finir elle n'avait plus envie qu'on fasse des sorties ensemble ». Et pourtant, nous dit-il : « Je n'ai jamais regretté ce que ça nous a offert. Je suis parfois tenté de retrouver ça. »

Ce qu'il nous a semblé à travers de ces témoignages c'est qu'autant la consommation peut parfois jouer un rôle positif dans le début de relations amoureuses, autant elle est difficile à gérer dans le couple sur le long terme. Sans doute est-il difficile de concilier « l'ici et maintenant » de la consommation avec les projets à longs termes des couples. Est-ce qu'une succession de moments vécus uniquement comme des instants, permet d'établir des fondations au couple, fondations dans lesquelles chacun des deux partenaires se reconnaît ?



Du lieu d'accueil de Modus Fiesta a émergé des relations d'amour et d'amitié. Des sentiments se sont tissés et détissés... Ce lieu d'échanges a permis de mettre en évidence diverses questions qu'il n'est pas de notre ressort de trancher. Les interrogations et paradoxes mis en évidence dans cet article mériteraient d'être creusés... ■

LE SEXE : UNE DROGUE COMME UNE AUTRE ?

Damien Kauffman

La sexualité est dite « addictive » lorsqu'une personne devient 'esclave' de sa recherche de nouveautés sexuelles, qu'elle perd la liberté de ne pas chercher à jouir et que les relations multipliées deviennent l'occasion d'éviter toute forme d'engagements affectifs. A l'instar de l'abus de drogues, l'excès de sexe ne doit pas être confondu avec la perte de richesse affective et sociale. Ils peuvent néanmoins aller de pair. Aujourd'hui, l'usage d'Internet donne une nouvelle dimension à ces dépendances sexuelles.

Exploration.

Damien Kauffman est coordinateur, consultant formateur (Prospective Jeunesse asbl) et intervenant au sein de l'asbl Astarte.

Mots-clés

- Sexualité
- Dépendance
- Addiction sexuelle
- Consommation
- Internet
- Sexohlics Anonymes

Histoires de sexe sans complexe

Quelque part sur Internet : « *Je suis atteint par la « maladie » du sexe, je me masturbe environ chaque jour (voilà c'est dit) mais je ne veux pas, je souhaite énormément arrêter cela, je n'en peux plus. Mais, je n'arrive pas à tenir c'est comme une drogue parfois je me fais des serments que je tiens de ne pas me masturber deux ou trois fois par jour mais c'est vraiment dur, c'est plus fort que moi* ».

D'autres personnes, moins anonymes ont, elles aussi, eu à vivre avec des besoins prégnants en matière de sexualité. Pour n'en citer que quelques-uns : Georges Simenon, dont la production compulsive d'écrits peut-être mesurée à l'aune de son besoin d'accomplir plusieurs rapports sexuels par jour ; Bill Clinton dont la carrière aux plus hauts niveaux politiques est mise en péril suite à une 'simple' aventure, illustrant sa recherche incontrôlable de partenaires multiples, au point qu'on parle aujourd'hui du 'syndrome Clinton' ; L'impératrice Messaline

célèbre pour son appétit sexuel hors du commun ; « Don Juan », à l'impulsion sexuelle effrénée, passant pour un séducteur aguerrri et fin stratège énervé et froid de la séduction.

Qu'ils soient réels ou imaginaires, qu'ils soient ados, adultes ou vieux, riches ou pauvres, tous ces gens ont en commun d'avoir une vie riche en activités érotiques, amoureuses et/ou sexuelles et d'être l'objet d'un besoin impérieux de se satisfaire. Chez certain(e)s cela prend la forme d'une pression interne mal vécue.

Aujourd'hui encore, il suffit de parcourir quelques forums Internet pour se rendre compte de l'existence de problématiques de différentes sortes liées à l'excès de sexualité. Les exemples sont nombreux mais il est rare que l'on admette avec aisance qu'une abondance de sexe puisse s'accompagner de difficultés majeures, de repli sur soi ou de perte de son travail et de liens sociaux, à l'instar d'addictions à des produits.

Monsieur X. ou Madame Y., jeune ou moins jeune, hétéro ou homo, passant de

nombreuses heures par jour à la recherche sur Internet de relations d'un soir, espérant toujours que « le meilleur survienne » plutôt que de le mettre en œuvre dans l'immédiateté d'une relation en cours, et dont la passion est sans cesse ravivée par l'idée que la personne suivante disposera de meilleures qualités, en est une illustration.

Du désir au besoin : le 'shoot' sexuel

La problématique est souvent dissimulée par celles et ceux qui en sont drogués au sexe. En effet, la société ne valorise-t-elle pas l'hyper-performance ? L'inhibition, et non l'excès, étant considérée comme négative. En outre, il est difficile aujourd'hui pour les professionnels de la santé de porter au grand jour des analyses à propos de la sexualité car ils pourraient être suspectés d'intolérance ou de volonté de normaliser la vie de gens dont l'apparente liberté n'a pas de prix pour eux. Enfin, certaines dépendances (au travail, au sport) sont mieux valorisées que d'autres (alcool, drogues) dans notre société. Et c'est sans compter sur les tabous qui entourent la notion de sexualité elle-même...

Pourtant, même si certains professionnels de la sexualité émettent des réserves, l'addiction sexuelle correspond au vécu réel de beaucoup. Selon Goodman¹ « l'épidémiologie de l'addiction sexuelle concernerait 3 à 6% de la population [américaine] ». Il existe peu de chiffres précis à cet égard en Europe mais pourquoi les américains seraient-ils plus obnubilés par la chose que le reste du monde ?

Quelle en est l'origine ? La notion d'« addiction sexuelle » fait appel à de multiples explications (complémentaires ?) trop nombreuses pour être exhaustivement listées ici. Il est souvent fait référen-

ce tantôt aux enjeux de société (monde débordant de consumérisme et d'images érotiques ou crise de la condition masculine), à des aspects de personnalité (angoisse profonde ou d'une peur de la relation unique, intime ou durable ou encore besoin toxicomane d'augmenter la dose pour vivre des sensations intenses, éprouver du danger), au contexte sociopolitique (concept élaboré pour opprimer les personnes qui ne se conforment pas aux valeurs morales ambiantes, à certaines croyances religieuses ou à celles des 'thérapeutes'), au système physiologique (excès de testostérone), etc.

On retrouve souvent dans la littérature que le 'drogué' (par exemple sexuel) fuirait l'engagement dans la relation à l'autre (relation amoureuse). Pour Marc Valleur², l'addiction en général se caractérise par l'isolement et le fait de renoncer à la richesse d'une vie affective et sociale : « *comme les drogues, l'alcool, voire la nourriture, la sexualité est source de plaisir intense et peut devenir le centre de l'existence* ». D'autres auteurs décrivent des contextes plus spécifiques tels que la personne homosexuelle parfois 'dépendante' du sexe et qui dès lors établirait des relations où l'« autre » est davantage un « miroir de soi » qu'un « autre véritable », à ce point tel qu'il différencierait la passion amoureuse de l'acte sexuel, aimant là où il n'y a pas de plaisir.

Quoi qu'il en soit, l'addiction sexuelle nécessite, pour être qualifiée de telle, qu'il y ait de manière concomitante un sentiment du type « c'est plus fort que moi » accompagné d'une surconsommation.

Trop de sexe, tue le sexe

De fait, Don Juan est chaste et préfère les débats de séduction aux ébats du lit. Monsieur X. ou Madame Y., quant à eux, passent bien davantage de temps à s'auto-stimuler en solitaire devant leur

ASTARTÉ asbl

Cette association, d'approche psycho-sexologique, développe des services autour de la sexualité humaine tant pour les adultes qui désirent être écoutés et conseillés que pour les professionnels de la santé, qui désirent améliorer leur pratique d'accompagnement d'adultes.

www.astarte-asbl.net

1 GOODMAN, Aviel, "Sexual addiction", Madison, International Universities Press, 1998.

2 VALLEUR, Marc, MATYSIAK, Jean-Claude « Les pathologies de l'excès », Paris, 2006.



écran d'ordinateur qu'à pénétrer dans les difficiles enjeux relationnels de la relation d'attachement amoureux. Est-ce donc bien du sexe dont ils sont épris ?

Chez certaines personnes, subjectivement, le soulagement sexuel peut ne pas « suffire ». Le besoin sexuel prend alors le pas sur le désir sexuel, au point parfois de ne plus penser qu'à de nouvelles sensations, de nouvelles expériences, dont on attend toujours plus, mais dans lesquelles on jouit toujours moins. La recherche de sexualité prend alors une place significative dans la vie de tous les jours. Selon Reynaud³ : « on peut repérer l'addiction sexuelle à partir du moment où les mécanismes de retour à l'état normal dans le domaine du plaisir ne fonctionnent plus. En conséquence, le manque est permanent ». Là où la contrainte dominerait la jouissance ?

Pourtant, notre époque semble valoriser des attitudes dites « adolescentes » dans tous les domaines : habillement sexy, pratiques sociales libérées et provocatrices, look jeune, corps sveltes et tracés d'éphèbes et relations multiples. Pourquoi la sexualité serait-elle dispensée de suivre ce mécanisme en devenant

elle-même aventureuse, éphémère, excessive et se mettant en scène dans le cadre de relations de courtes durées ? Ne confondons pas : la problématique d'addiction, quelque soit son objet (produit, sexualité, etc.), fait moins référence à la quantité « absorbée », ou au type de sexualité, qu'au sentiment que quelque chose est « incontrôlable » : pensées qui s'imposent, comportements malgré la perte de plaisir, la perte de volonté de résister face aux risques, la perte de sentiment de contrôle de son histoire relationnelle.

La personne dépendante se sent l' 'esclave' d'un objet (ici le sexe) visant la décharge rapide d'une tension psychique. Il se peut même que, couverte de dettes par la recherche de plaisir sexuel et ayant perdu jusqu'à son travail et sa/son partenaire, elle se sente malgré tout incapable de mettre fin aux aspects débordants et contraignants de sa sexualité. Lorsque Mc Dougall⁴ exprime que la sexualité addictive est celle qui est « utilisée plutôt pour fuir des états psychiques pénibles ou pour combler des lacunes dans le sentiment d'identité, que pour réaliser des

3 REYNAUD, Michel, « L'amour est une drogue douce... en général », Paris, 2005.

4 McDOUGALL, Joyce, « L'addiction à l'autre : réflexions sur les néo-sexualités et la sexualité addictive », Monographies de la Revue Française de psychanalyse « Les troubles de la sexualité », 1993.

5 LELEU, Pascal, « Sexualité et Internet », Paris, 1999.

désirs libidinaux », n'est-ce pas inviter à considérer le critère quantitatif (nombre de rapports sexuels) avec circonspection ? La notion « d'excès » fait référence à un écart vis-à-vis d'une moyenne, elle-même propre à une culture et une société donnée, cette norme fluctuant dans le temps et dans l'espace.

Internet est de plus en plus souvent mis en cause. Dans une société où la machine aurait de plus en plus d'importance dans la recherche et l'accomplissement de la sexualité (mass médias, réseaux téléphoniques, agences spécialisées, Web), « *les organes génitaux* », nous informe Pascal Leleu⁵, « *peuvent être considérés comme des machines qui se doivent performantes avec un caractère exagéré (...) qui exige de son corps un fonctionnement parfait de type sexe machine au point que la sexualité va devoir se calquer, en quelque sorte, sur la machine alors que jusqu'à ces dernières décades, c'est la machine qui singeait le sexe masculin* ». « *Les années 70* », dit-il, « *ont apporté la libération sexuelle, les années 80 la libération homosexuelle, les années 90, la libération cybersexuelle* ».

Certes, pour certains, le désir s'amenuise réellement au fur et à mesure que la rencontre électronique s'élabore jusqu'à être anéanti au moment du « *life* ». Quelle en est la cause ? Est-ce la machine ou l'utilisation que l'on en fait qui est responsable des désarrois ?

Etre lié, sans être aliéné

La rééducation comportementale, chère à des organisations telles que les « *Sexohlics Anonymes* », est une démarche radicale voire diabolisante et moralisatrice. A l'inverse, certains vont jusqu'à affirmer qu'il n'existe pas de liberté intellectuelle sans liberté sexuelle. S'agissant des risques associés à la dépendance sexuelle, à quel moment la liberté de jouir n'est-elle plus synonyme de confort ni de bien-être ni de respect de soi ou d'autrui ?

Reste qu'il est communément admis que l'aide en matière d'addiction sexuelle est essentiellement d'ordre psychothérapeutique. Selon les uns, l'accompagnement doit être directif et d'inspiration cognitivo-comportementale, selon les autres, il doit faire l'objet d'une analyse approfondie du développement psychosexuel.

Comme l'a écrit Camille Laurens⁶ : « *le sexe est une folie quand, au lieu d'unir, il sépare, renvoyant l'homme au délire de sa solitude* ». Loin d'être toujours une folie, la rencontre physique subit l'épreuve de la réalité et s'établit parfois autour de la recherche perpétuelle d'un idéal jamais atteint plutôt qu'autour d'une image réelle et d'une relation investie, supports du sentiment amoureux.

Quelque soit la prise de position que l'on tienne sur les ressorts thérapeutiques, le débat ne doit pas porter sur l'existence ou non de la sexualité addictive : seule une reconnaissance explicite permettra que l'on comprenne l'importance des projets à visée préventive, notamment auprès de publics adolescents ou plus jeunes encore, non pas pour leur enseigner « la bonne ou la mauvaise sexualité », mais pour les accompagner à vivre la relation humaine constructivement, d'éviter des risques trop conséquents et que les abus éventuels ne prennent pas la forme d'une addiction.

Dans un récent ouvrage de Jacques Attali et Stéphanie Bonvicini⁷, l'évolution passée, actuelle et future des relations sexuelles est décrite. Partant de l'idée que la monogamie est un construit récent dans l'histoire de l'humanité, la polyunion pourrait, selon eux, devenir, un jour, la norme sociale. Que cela soit info ou intox, il ne faut pas confondre : quelques soient le cadre de structurations sociales, c'est la question de la « *relation à l'autre* » qui est posée. ■

6 LAURENS, Camille, « *Dans ces bras-là* », Paris, 2002.

7 ATTALI, Jacques, BONVICINI, Stéphanie, « *Amours. Histoires des relations entre les hommes et les femmes* », Paris, 2007.

EDUCATION SEXUELLE ET RISQUE : UN COUP D'ŒIL HISTORIQUE

Alain Cherbonnier

On m'a demandé de mettre en lien l'éducation sexuelle et la notion de risque, et ce d'un point de vue historique, puisqu'il m'est arrivé jadis de rédiger une « Petite histoire de l'éducation sexuelle »¹. Mais, alors qu'aujourd'hui celle-ci est vue chez nous essentiellement en termes de prévention médicale (des risques de grossesse non désirée et/ou d'infection sexuellement transmissible), il convient de rappeler que c'est assez récent et que ce n'est pas universel.

Alain Cherbonnier est chargé de projet à l'asbl Question Santé.

Mots-clés

- Amour
- Education sexuelle
- Planning familial
- Prévention
- Risque
- Sida
- Internet
- Ethique

1 Dans le dossier « Prévention du sida et formation » de la série *En Question* éditée par le CE-DIF (1993).

2 LEWIN, B., *Education sexuelle et enseignement du planning familial à l'intention des jeunes*, Copenhague, OMS Europe (1987).

Il y a une vingtaine d'années déjà, une publication de l'OMS² distinguait en Europe quatre modèles bien différenciés d'éducation sexuelle :

- Un modèle démographique, qui vise à contrôler la natalité. On ne le trouve plus guère dans nos régions mais la Chine en donne toujours l'exemple le plus pur.
- Un modèle que l'on pourrait appeler hygiéniste, centré sur l'exercice de l'activité sexuelle, sans forcément de lien avec le mariage ni avec la famille, mettant l'accent sur la contraception et prenant en compte les aspects physiologiques et psycho-sexuels. Ce sont les pays scandinaves qui, aujourd'hui encore, l'illustrent le mieux.
- Un modèle socio-affectif, centré sur les relations et la communication entre les êtres humains, qui allie une information sur la sexualité à une réflexion sur les comportements hommes/femmes.
- Un modèle familial, axé sur la préparation au mariage et à la vie de famille, alors typique des pays latins du sud mais probablement battu en brèche aujourd'hui, même dans ces régions, en raison des bouleversements culturels (recul des valeurs traditionnelles, mon-

dialisation) et démographiques (exode rural, urbanisation) de ces dernières décennies.

Le survol de cette typologie, aussi datée puisse-t-elle paraître, a le mérite de montrer que le concept d'éducation sexuelle n'a pas de signification univoque et que les pratiques sont évolutives et affectées par des facteurs macro-sociaux (politiques, démographiques, socioculturels...). Par ailleurs, avec le recul, on est frappé de voir que, sinon dans le modèle hygiéniste - et en termes individuels plutôt qu'en termes de santé publique - les aspects médicaux sont relativement discrets dans ces différentes conceptions.

La conception de l'éducation sexuelle comme une stratégie de prévention médicale est donc un phénomène relativement récent. Dans la première moitié du 20^e siècle, chez nous, quand il y avait une éducation sexuelle, elle s'adressait distinctement aux garçons et aux filles, ne s'affichait pas (elle était clandestine ou assurée en douce par un/e aîné/e et/ou par les pairs) et visait surtout à prévenir les risques que représentaient pour l'ordre familial et social les grossesses hors mariage et les mésalliances ou l'opprobre

qui pouvaient s'ensuivre. En ce sens, on soulignera que l'éducation sexuelle est toujours préventive, dans la mesure où la prévention repose toujours sur des normes sociales, que celles-ci soient dictées par la religion, les bonnes mœurs ou la santé publique. Et c'est là, peut-être, que se situe le tournant : quand la norme médicale l'a emporté sur la norme morale.

Ce changement s'est produit au cours de la seconde moitié du 20^e siècle. À l'origine on trouve pourtant un courant peu médicalisé et avant tout humaniste. Il émerge en France dès le lendemain de la seconde guerre mondiale avec des précurseurs comme André Berge. Dans *L'Éducation sexuelle et affective* (1951), celui-ci veut intégrer pleinement l'éducation sexuelle dans l'éducation générale : « L'amour n'est pas simplement un acte physiologique ; et l'éducation sexuelle (...) a un but plus élevé qui est de préparer à l'amour, en donnant à ce mot son acception la plus étendue. Préparer à l'amour, c'est préparer à la vie, à l'épanouissement de l'être ; c'est donner des assises stables et saines à la famille et à la société. Mais c'est précisément sans doute parce que les questions sexuelles affectent la sensibilité tout entière qu'il est si rare d'en entendre traiter d'une manière sereinement objective. (...) Le but d'une saine éducation n'est-il pas d'aboutir (...) à l'éclosion d'un adulte, capable de tirer le meilleur parti de toutes ses possibilités, de s'adapter avec le maximum d'aisance aux circonstances et aux milieux qu'il trouve - et de jouer un rôle heureux et efficace dans la collectivité à laquelle il appartient ? »

Ces mots peuvent sembler vieillots aujourd'hui. Pourtant, si l'on se réfère à la conception de la santé instaurée par l'OMS dès sa constitution et rappelée depuis à plusieurs reprises, (notamment en 1986 dans la fameuse Charte d'Ottawa), tout y est : le bien-être physique, certes, mais aussi mental et social. Par

ailleurs, l'influence de ce courant sur les militants de la libération sexuelle est manifeste³. Ceux-ci, toutefois, se montrent plus radicaux : toujours soucieux d'objectivité scientifique, continuant à prendre en compte les aspects psychoaffectifs, ils s'attachent à « briser les tabous », à modifier les mentalités, à renverser les rapports de pouvoir. C'est la « révolution sexuelle » des années 1960, où le féminisme (et aussi le mouvement gay) joue un rôle proprement fondamental. Dans la lutte pour la diffusion de la contraception et l'accès à l'avortement médicalisé, des arguments de santé publique sont stratégiquement avancés - et ils ne seront d'ailleurs pas sans influence pour convaincre la part hésitante de l'opinion - mais ce ne sont pas ceux-là qui tiennent le haut du pavé, ce sont des valeurs de liberté individuelle, d'équité sociale, d'égalité de sexe (on ne parle pas encore de « genre »), d'épanouissement personnel et de maîtrise de la reproduction : « mon corps c'est mon corps », « un enfant si je veux, quand je veux »...

C'est dans les années post-68 que l'éducation sexuelle entre à l'école. En France, elle est officialisée dès 1973, ce qui permet au Mouvement pour le planning familial d'organiser des animations en milieu scolaire. L'animation est présentée comme un moment privilégié de circulation de l'information, une sorte d'anti-cours où chacun peut s'exprimer, où la parole est libre. En Belgique, de 1970 à 1978, des chargés de mission détachés de l'enseignement cherchent à établir des bases pédagogiques à l'éducation sexuelle et affective au niveau du secondaire et du supérieur : création d'une commission films, participation à diverses commissions et à des émissions télévisées, publication d'une bibliographie critique, lutte au niveau des programmes. La télévision scolaire (eh oui, cela a bel et bien existé !) réalise plusieurs documentaires relatifs à la reproduction, la vie sexuelle,

3 C'est par exemple explicite chez C. Valabrègue, dans *L'éducation sexuelle à l'étranger*, Tournai, 1972, p. 11.

les relations entre garçons et filles, etc. Comme en France, le Planning familial propose des animations, mais dans le flou institutionnel caractéristique de notre système scolaire : en gros, tout dépend des contacts interpersonnels et de la bonne volonté des pouvoirs organisateurs, des directions et des enseignants. Par ailleurs, l'intégration de l'éducation pour la santé dans les missions des agents PMS et IMS (aujourd'hui PSE) ouvre théoriquement la porte des écoles à l'éducation sexuelle mais, en pratique, les moyens manquent en termes de temps salarié et de formation.

S'installe alors une sorte de statu quo. Mais, au milieu des années 1980, c'est l'irruption du sida. Une maladie *mortelle* et transmissible *sexuellement*. Pas de vaccin ni de possibilité de guérison. D'abord c'est l'incertitude (qu'est-ce que c'est que ça ?), ensuite la confusion (c'est la maladie des « autres »), puis la panique : ça peut m'arriver aussi à moi, homme ou femme, blanc ou noir, hétéro ou homo, toxico ou non... Néanmoins, dans le débat public, les arguments idéologiques seront assez rapidement et fermement repoussés, sauf tout au début de l'épidémie. Il est vrai que ceux qui les avancent sont cette fois les milieux ultraconservateurs et l'extrême droite (Le Pen en France), qui accusent les homosexuels, les toxicomanes et les Africains de répandre le virus dans la population « saine ».

Ce faisant, ils cherchent - heureusement sans y parvenir - à s'emparer d'une notion purement statistique, celle de « groupe à risque », construite par les épidémiologistes à partir de celle de « facteur de risque ». Il s'agit tout simplement de groupes de population que leurs comportements (échange de seringues non stériles pour l'injection de drogue), leur mode de vie (rapports sexuels non protégés avec de multiples partenaires) ou même une défaillance du système médical (transfusions de sang contaminé) ex-

posent davantage au risque d'infection. Par la suite, on parlera aussi de « comportements à risque » dans la mesure où la frontière entre les groupes à risque et la population générale ne semble plus si nette : comment une femme de 30 ans contaminée par le troisième partenaire sexuel de sa vie - un cas réel - pourrait-elle être considérée comme faisant partie d'un « groupe à risque » ?...

C'est donc le discours de la santé publique et une logique d'objectivation qui vont s'imposer, au détriment d'un discours moral qui ne peut plus prétendre à dire une « vérité sociale » là où, par contre, la « vérité médicale » apparaît indiscutable. Il faut dire que le terrain est propice à ce renversement : le terme même de morale a été déconsidéré depuis les années 1960-70, où il s'est confondu avec celui de moralisme. En particulier, la morale était perçue par les militants de la libération sexuelle comme fondamentalement rétrograde, hypocrite et oppressive, comme l'instrument de la « répression sexuelle », de « l'ordre bourgeois » et de la « domination patriarcale ». Les plus mesurés d'entre eux étaient relativistes en la matière. Ainsi, pour Catherine Valabrègue, l'éducation sexuelle « devrait favoriser l'amélioration des relations entre les sexes, aider les jeunes à comprendre la signification de leurs impulsions, de leurs besoins, de leurs conflits. Après quoi, le choix d'un comportement serait une question de tempérament et non de morale, ou si l'on préfère de prise de conscience de ses responsabilités, qui mène à une morale à la juste mesure de chacun. »⁴

Mais ce relativisme - à chacun de se forger sa propre morale à partir de ses propres expériences, d'une information objective et d'une réflexion personnelle - est dépassé par beaucoup, qui vont jusqu'au refus du registre moral en tant que tel. Pour eux, seul un discours dépourvu de toute perspective autre que

4 L'éducation sexuelle à l'étranger, p. 19-20.

médico-scientifique est recevable. Cette éviction du registre moral sous l'égide de la biomédecine ou, plutôt, sa réduction à un calcul de risque (profit/perte) simplifie apparemment la question. Mais elle tend aussi à soumettre l'éducation sexuelle à la prévention de la maladie voire à la confondre avec celle-ci (je me suis entendu dire textuellement, à l'époque : « le budget de l'éducation sexuelle, aujourd'hui, c'est le budget de la prévention du sida »). On croit s'épargner tous ces « assommants » problèmes de valeurs (et de jugements de valeur), de sens, de représentations, de croyances et d'affects - dont l'importance est pourtant si grande en matière de sexualité et qui, chassés par la porte, reviendront évidemment par la fenêtre.

La priorité donnée à la prévention d'une maladie a donc contribué d'une part (versant indiscutablement positif) à combattre un moralisme pudibond et d'autre part (versant plus négatif) à évacuer la dimension éthique de l'éducation sexuelle. Bien que des moyens importants aient été débloqués pour la prévention du sida, cela n'a pas favorisé la mise en place d'une réelle politique d'éducation sexuelle et affective, englobant les aspects médicaux (parmi lesquels la prévention des grossesses non désirées et celle des infections sexuellement transmissibles) mais aussi physiologiques, psychologiques, culturels et sociaux de la sexualité. Alors même qu'il paraît évident que celle-ci devrait être abordée de façon large et positive avant que l'on ne traite, par exemple, de la prévention d'une infection mortelle sexuellement transmissible. Ou des violences et des crimes sexuels.

Lorsque les affaires que l'on sait surviennent dans la deuxième partie de la décennie 1990, l'approche par les risques révèle d'ailleurs ses limites. C'est, pour l'ensemble de la société, un électrochoc suivi d'un immense désarroi. Les terreurs les plus archaïques (jadis symbolisées



dans les contes : relisons Perrault ou les frères Grimm) retrouvent brutalement un visage. Le phénomène est sans doute plus dévastateur encore que l'arrivée du sida : l'adulte sexuellement actif ne représente plus seulement un risque pour ses partenaires du même âge, il apparaît comme un prédateur potentiel pour les enfants et les adolescents qu'il est censé aider à construire leur identité sexuée. On voit alors s'installer dans beaucoup de lieux accueillant des enfants un climat de méfiance : défiance des autres et de soi. Certains adultes n'osent plus câliner un gosse, d'autres voient des « abuseurs » partout, y compris chez un gamin et une gamine qui « jouent au docteur ».

Je crains que nous n'ayons pas tiré la leçon de ce cataclysme culturel. Et, aujourd'hui, nous ne semblons pas davantage à même de relever le défi que nous lance l'accès immédiat, via Internet, aux images pornographiques : l'accès pour tous, y compris pour des enfants n'ayant pas d'autre source « d'information » sur la sexualité, ni à l'école ni dans la famille. Pour relever ce défi, il faudrait penser autrement qu'en termes de prévention et de risque : en termes de sens, c'est-à-dire en termes éthiques. L'éthique consistant à interroger le sens de nos comportements, de nos attitudes, valeurs et représentations. Mais notre société est-elle encore capable de se poser des questions collectives autrement qu'en termes de gestion, d'efficacité et de profits ?... ■

VIVRE SANS RISQUE, C'EST ÊTRE DÉJÀ MORT...



Plaisirs
d'amour

Alice Botquin

« Plaisir d'amour » est un projet conçu par le Centre d'Action Laïque de la Province de Namur. Dans un contexte touché, entre autres, par l'incertitude des adultes sur les valeurs, il opte pour le parti pris d'extirper la sexualité du contexte médical (Sida, contraception, maladies sexuelles) en la replaçant dans le registre du plaisir et de la globalité affective et sensuelle de l'être humain. Présentation.

Alice Botquin est directrice du Centre d'Action Laïque Province de Namur.

Mots-clés

- Amour
- Plaisir
- Sexualité
- Education sexuelle
- Risque

Durant les dernières années du XX^e siècle, le constat récurrent d'un décalage profond entre les finalités de l'éducation sexuelle et la réalité des pratiques amoureuses des adolescents incite le Centre d'Action Laïque de la Province de Namur à concevoir un projet qui aborde la sexualité autrement.

En effet, depuis longtemps, nombre d'éducateurs, enseignants, parents escamotent la perception jouissive de l'amour dans l'éducation sexuelle et, bien au contraire, mettent en garde les adolescents au seuil de la puberté sur les risques potentiels des relations sexuelles. Dès lors, l'entrée dans l'âge adulte se charge de tous les dangers, maladies et souffrances dont il est impérieux de se protéger. S'il est évident que les messages de responsabilisation sont indispensables, aborder l'amour sous l'angle exclusif du risque offre aux jeunes une somptueuse occasion de transgression par un choix supposé périlleux : risquer sa vie pour le plaisir.

Pourquoi tant d'angoisse de voir les jeunes vivre leurs premières amours en toute liberté ?

Dans un contexte touché par l'incertitude des adultes sur les valeurs, par les mena-

ces de retour à un certain puritanisme moral (virginité, mariage, fidélité...), par l'échec des campagnes de contraception (grossesses précoces) qui obligent à une réflexion renouvelée, il nous a semblé opportun dans cette exposition de faire retour sur les multiples facettes de l'amour comme lieu du plaisir et de la sexualité. On sait comment la culture occidentale, notamment dans sa dimension religieuse, a prôné une morale pudibonde et culpabilisante, ennemie du corps, de l'éros et des manifestations de l'émotion.

Nous avons pris le parti de construire une exposition qui extirpe la sexualité du contexte médical (Sida, contraception, maladies sexuelles) en la replaçant dans le registre du plaisir et de la globalité affective et sensuelle de l'être humain.

Ainsi, l'éducation à l'amour devient une découverte du corps, de soi et des autres, une source de plaisirs personnels et d'échanges relationnels réciproques, et non une description anatomique ou un apprentissage normatif.

Il s'agit aussi de souligner une des spécificités de l'amour humain, l'articulation des pratiques et des discours amoureux sur des dispositifs imaginaires extrêmement diversifiés dans le temps et dans l'espace. Un imaginaire qui se manifeste sous des formes variées ; celles

des mythes, des archétypes, des normes morales, du droit, des codifications religieuses, mais qu'alimente aussi la science la plus récente, celle qui nous a offert récemment le Viagra ou la maternité tardive à moindre risque.

Un imaginaire qui se révèle de manière privilégiée dans les œuvres artistiques mais qui imprègne également l'élaboration de fantasmes à travers des représentations plus quotidiennes, celles de la télévision ou du cinéma. Dans cet imaginaire multiple s'entremêlent des éléments idéalisés, ceux par exemple du roman à l'eau de rose et des feuilletons TV, mais aussi des éléments plus sombres, dissimulés, confinés dans des espaces réels ou virtuels soumis à la réprobation (pornographie et violence sur Internet).

Dans ce contexte, il s'agit de sensibiliser le public à la relativité des normes, d'entraîner à la prise de position personnelle et à l'affirmation de ses limites, de ses choix, selon des échelles de valeurs à construire par chacun.

Ainsi, d'un point de vue éthique, l'amour est un de ces lieux où peut, où doit se construire une dialectique entre les valeurs de liberté, de responsabilité et de consentement, sous peine d'instrumentalisation du partenaire. Un risque que rappellent les mouvements d'émancipation de la femme en montrant à quel point la délimitation des rôles dans l'amour et dans le couple peut être lié à des processus de domination. Un risque qui aujourd'hui est démultiplié et nous tend sur le web le miroir de la marchandisation dans la sphère même de l'intimité sexuelle.

Plus fondamentalement, l'amour nous fait courir le risque majeur: celui de la remise en question du sens de notre vie lorsque le désir nous projette, en un instant, dans une révolution de tous nos sens. A ce titre, ne s'accommodant d'aucun tabou, toujours subversif, il nous promet les plus beaux voyages.

Comme l'écrit Roland Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux*, « l'amour nous permet de saisir à quel point, loin de nous rendre aveugles, il est éclairant. Lumineuse expérience de la relativité de soi et de tout, l'amour brise la cohérence préétablie de nos pensées toutes faites et des discours les mieux rodés. » A chacun de prendre le risque du plaisir et de l'amour, dans une dialectique permanente entre liberté et responsabilité.

« Plaisirs d'amour », en pratique

« Plaisirs d'amour, la rencontre de l'autre ou le sens de la vie » est une exposition interactive sur laquelle pourront s'appuyer tous ceux qui ont à répondre à la demande d'éducation à la sexualité et à la vie affective en milieu scolaire, maison de jeunes, groupement d'adultes... Trois espaces différents permettent d'appréhender le sentiment amoureux et les relations sexuelles grâce à une approche historique et interculturelle. Les animations permettent aux jeunes d'exercer et de développer leur esprit critique par un travail interactif de réflexion et de questionnement sur les représentations relatives au genre, à l'orientation sexuelle et à la culture. L'équipe du CAL souhaite transmettre aux jeunes des valeurs basées sur le respect et le consentement de chacun, et lutter contre les préjugés sexistes ou homophobes. Les visites peuvent être complétées par une animation assurée par l'équipe d'un centre de planning familial pour la prévention des MST et des explications concrètes sur les moyens de contraception. ■



Le Centre d'Action Laïque de la Province de Namur développe depuis près de 30 ans des activités d'éducation permanente et d'assistance morale tant à l'échelle de proximité du quartier qu'à destination d'un public plus large, francophone et international.

Il s'agit par exemple de :

Former les demandeurs d'emploi et bénéficiaires du revenu d'insertion sociale aux TIC dans notre centre « La Souris et les Hommes » opérateur agréé par la Région Wallonne depuis 2002, afin de diminuer la fracture digitale, cause de nouvelles formes d'exclusion.

Permettre des échanges réciproques et gratuits au sein du Réseau d'Echange de Savoirs « Mangrove » pour acquérir et transmettre un savoir-faire, une expérience, une connaissance, qui stimulent la confiance en soi et la prise d'autonomie.

Renseignements et réservation
des visites :

contact@laicite.com

Tél. 081/730131.

« MARQUES D'AMOUR », UN PROJET DE PRÉVENTION DES VIOLENCES AU SEIN DU COUPLE DE JEUNES

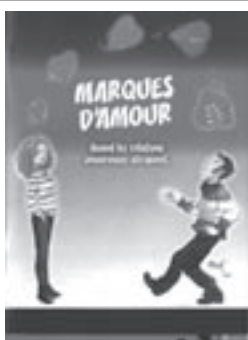
Etienne Cléda

Dans le cadre d'une campagne de sensibilisation à la violence conjugale les AMO Média Jeunes de Bastogne et Ado Micile d'Arlon ont réalisé une enquête auprès des jeunes. Les résultats ont alarmé leurs travailleurs sociaux : non seulement les jeunes décrivaient leurs relations amoureuses comme non dénuées d'une certaine violence, mais ils n'avaient pas l'air de considérer cela comme anormal. Partant de ce constat et rejoints par Mic-Ados, une troisième AMO de Marche-en-Famenne, ces services ont créé le projet « Marques d'amour. Quand les relations amoureuses dérapent ».

Etienne Cléda est consultant formateur pour Prospective Jeunesse.

Mots-clés

- Amour - Violence - Couple
- Jeunes - Prévention - Violence invisible - Pierre Bourdieu



Ado-Micile, Rue Léopold, 2
6700 Arlon, 063 57 21 60,
Amo.adomicile@province.
luxembourg.be

Media Jeunes, Rue
des Brasseurs, 8, 6600
Bastogne, 061 28 99 80
Media.jeunes@province.
luxembourg.be

Mic-Ados, Rue des
Brasseurs, 21, 6900 Marche-
en-Famenne, 084 31 19 31,
info@micados.be

L'outil « Marques d'amour » vise à permettre la prévention des violences invisibles chez les jeunes couples, dès leurs premières rencontres amoureuses. Le concept de violence invisible est au centre de la politique de prévention du secteur de l'aide à la jeunesse. Il s'agit de cette multitude de micro-violences qui s'exercent au quotidien et qui échappent le plus souvent aux regards comme aux sanctions : violences intrafamiliales, violences institutionnelles (suspicion injustifiée, traitements non équitables, violation des droits, rejet), violences relationnelles (comme la stigmatisation et le mépris), et symbolique (comme le « délit de faciès »). Les violences visibles, répréhensibles forment une partie émergée de l'iceberg et constituent une réponse à l'accumulation des micro-violences, quand la pression est telle que la soupape de sécurité lâche.

Les violences au sein du couple s'apparentent souvent aux violences invisibles. Elles s'exercent dans l'intimité, à l'abri des regards et sont souvent niées, banalisées. Elles ne sont pas physiques mais souvent psychologiques.

L'outil « Marques d'amour » se compose d'un DVD et d'une brochure s'adressant

aux personnes voulant mener des animations avec des jeunes. Le DVD comporte quatre saynètes résumant, dans le quotidien de jeunes couples, les signes alarmants de dérapage menant vers la domination de l'un par l'autre, la violence larvée dite « invisible », selon Pierre Bourdieu. La brochure présente le concept de « violence invisible », des interviews répondant aux questions les plus fréquentes, des pistes pour aider les jeunes et les animateurs ainsi qu'un carnet d'adresses de contacts dans la province de Luxembourg. ■

« Enfance et violences au sein du couple »

Colloque organisé par la Province du Brabant wallon regroupant les professionnels issus des secteurs psychosociaux, médicaux, policiers et judiciaires pour une journée d'information et de formation.

Le 25 novembre 2008 à l'Espace Del'Goutte à Braine-l'Alleud.

Pour tout renseignement : Cellule de l'Egalité des Chances, Mme Nathalie Ruyskart : 010 23 62 32,
egalitedeschances@brabantwallon.be

Les Cahiers de Prospective Jeunesse : titres parus

	N°	
1996	1	Pratiques judiciaires en matière de consommation de produits illicites
1997	2	Privé ou public : quels espaces de liberté ?
	3	Ecole et prévention (tome 1)
	4	Ecole et prévention (tome 2)
	5	Les situations des jeunes adultes (18 - 25 ans)
1998	6	Ecole et prévention (tome 3)
	7	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 1)
	8	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 2)
	9	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 3)
1999	10	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 4)
	11	Economie souterraine ou économie des exclus ? (tome 1)
	12	Economie souterraine ou économie des exclus ? (tome 2)
	13	Drogues et prison (tome 1)
2000	14-15	N° double — Drogues de synthèse : de la prévention des risques aux risques de la prévention (actes de la journée d'étude d'Eurotox du 3.12.1999)
	16	Drogues et prison (tome 2) et Eco. souterraine ou éco. des exclus (tome 3)
	17	Drogues et cultures
2001	18	Cannabis et autres drogues : la dépénalisation en questions (tome 1)
	19	Les alicaments : entre nutriments et médicaments
	20	Cannabis et autres drogues : la dépénalisation en questions (tome 2)
	21	Cannabis et autres drogues : la dépénalisation en questions (tome 3)
2002	22	La famille (tome 1)
	23	Le secret professionnel
	24	La famille (tome 2)
	25	Ecole (tome 1) : radioscopie du monde enseignant
2003	26	Monde du travail et psychotropes
	27	La réduction des risques (tome 1)
	28	La réduction des risques (tome 2)
	29	Ecole (tome 2) : à l'école des jeunes
2004	30	Contextes et consommations
	31	Santé et prévention : braderie ou promotion ?
	32	Actes du colloque « jeunes et alcool » du 18 mai 2004
	33	Le tabac
2005	34	Santé et communication : info ou intox ?
	35	Fête et psychotropes
	36	Pauvreté, contrôle social et (dé)stigmatisation (tome 1)
	37	Pauvreté, contrôle social et (dé)stigmatisation (tome 2)
2006	38	Enjeux de lois
	39	Dépendances : assuétudes, addictions, toxicomanies... ?
	40	Quand la prison s'ouvre... aux partenariats
	41	Soigner les usagers de drogues 1970-2006
2007	42	Parents-enfants : quand la justice s'en mêle
	43	Soutien à la parentalité : les besoins
	44	Soutien à la parentalité : les ressources
	45	Précarité et travail en réseaux
2008	46	Représentations, préjugés, stéréotypes : des leviers pour agir
	47	Ordinateur, une dépendance ?
	48	L'amour : risque et ressource

Sommaires : www.prospective-jeunesse.be/cahiers

Commandes : 02 512 17 66 ou cahiers@prospective-jeunesse.be

S

Editorial : L'amour, un enjeu au cœur du social
Etienne CLÉDA

1

O

Dossier :
L'AMOUR : RISQUE ET RESSOURCE

- L'intime, lieu de tous les dangers 2
Interview de Pascale Jamouille (SSM Le Méridien) par Etienne Cléda

- La question du lien dans une société individualiste 8
Didier Robin

M

- La drague, dure ou douce ? Les drogues à la rescousse 12
Marie-Line Foisy (Prospective Jeunesse)

- Amour, drogues et rock'n roll 18
Eléonore Vanopdenbosch et Saskia Barbier (Modus Fiesta)

M

- Le sexe : une drogue comme une autre ? 22
Damien Kauffman (Prospective Jeunesse)

- Education sexuelle et risque : un coup d'œil historique 26
Alain Cherbonnier (Question Santé)

A

- Plaisirs d'amour - Vivre sans risque, c'est être déjà mort... 30
Alice Botquin (CAL Namur)

- « Marques d'amour », prévention des violences 32
au sein du couple de jeunes
Etienne Cléda (Prospective Jeunesse)

I

R

E